

POESIE.

Voici une chanson nouvelle de Béranger. C'est un adieu du poète à la *Gaîté*, la muse de sa jeunesse ; mais si la gaîté est absente, la poésie est restée, toujours vive, spirituelle, élevée. Béranger n'a rien à regretter. Jamais le cœur, sa muse de tous les temps, n'avait mieux vibré en lui què dans ces dernières et charmantes confidences au public.

MA GAÏTE.



Ma gaîté s'en est allé.
Sage ou fou qui la rendra
A ma pauvre âme isolée,
Dieu l'en récompensera.

Tout vient aggraver ma perte :
L'infidèle, en s'évadant,
Au chagrin, toujours rôdant,
A laissé ma porte ouverte.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola. } *bis*

Ma gaîté, bonne égrillarde
D'un garçon malingre et vieux,
Devait me servir de garde,
Devait me fermer les yeux.
De ses traits qui n'a mémoire ?
Pour me la voir ramener,
Si j'en avais à donner,
Jé donnerais de la gloire.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Je lui dus, vaille que vaille,
Ces chants que le prisonnier
A tant redits sur la paille,
Et le pauvre en son grenier.
La folle, franchissant l'onde,
Brave et railleuse à Paris,
Allait rendre à nos proscrits
L'espérance au bout du monde.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Cessez à de folles têtes.

D'inspirer vos désespoirs,

Disait-elle aux grands poètes :

Le génie a ses devoirs.

Qu'il brille au vaisseau qui sombre
Comme un phare bienfaisant.
Je ne suis qu'un ver luisant,
Mais je rends la nuit moins sombre,
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Du luxe elle avait la haine,
Philosophait même un peu ;
En petit cercle et sans gêne
S'ébattait au coin du feu.
Que son rire avait de charmes !
J'en pleurais épanoui.
Le rire est évanoui ;
Il n'est resté que des larmes.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Elle exhalait la jeunesse,
Les cœurs chauds, les doux penchans,
Ne comptait dans notre espèce
Que des fous, point de méchans.
En dépit des sots rigides,
Qu'elle dépouilla de fois
La raison de ses airs froids,
La sagesse de ses rides !
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

Mais nous désertons la gloire.
Mais l'or seul nous fait des dieux ;
Aux méchans si j'allais croire !
Gaîté, reviens au bon vieux.
Tout sans toi me rend à plaindre.
Las ! mon cerveau se transite ;
Ma voix meurt, mon feu noircit
Et ma lampe va s'éteindre.
Au logis ramenez-la,
Vous tous qu'elle consola.

LE MEDECIN DU VILLAGE. (1)



Un matin, Eva Meredith me parut souffrante. Je la questionnais avec tout l'intérêt que j'avais pour elle, quand elle me dit brusquement :

— Tenez, docteur, ne cherchez pas si loin la cause de mon mal ; ne me tâchez pas le pouls, c'est mon cœur qui bat trop fort. Dites, si vous voulez, quo je suis enfant, docteur, mais j'ai un peu de chagrin ce matin. William va me quitter ; oui, il va de l'autre côté de la montagne, à la ville voisine, chercher de l'argent qu'on nous envoie.

— Et quand reviendra-t-il ? lui demandai-je doucement.

Elle sourit, rougit presque, et puis, avec un regard qui semblait dire : Ne riez pas de moi, elle répondit : *Ce soir !*

Je ne pus m'empêcher de sourire, malgré le regard qui m'implorait.

En ce moment, un domestique amena devant le perron le cheval qu'allait monter M. Meredith. Eva se leva, descendit dans le jardin, s'approcha du cheval, et, caressant sa crinière, inclina sa tête sur le cou de l'animal, peut-être pour cacher quelques larmes qui s'échappaient de ses yeux. William vint, et, s'étant élancé sur son cheval, il releva doucement la tête de sa femme.

— Enfant ! lui dit-il en la regardant avec amour et en la baisant au front.

— William ! c'est que nous ne nous sommes pas encore quittés pour tant d'heures à la fois.

M. Meredith pencha sa tête vers celle d'Eva, et baisa de nouveau ses beaux cheveux blonds ; puis il enfonça l'éperon dans le flanc du cheval et partit au galop. Je suis convaincu qu'il était aussi un peu ému. Rien n'est contagieux comme la faiblesse des gens que l'on aime : les larmes appellent les larmes, et ce n'est pas un beau courage que celui qui fait rester les yeux secs auprès d'un ami qui pleure.

Je m'éloignai, et, rentré dans la chambre de ma maisonnette, je me mis à songer au grand bonheur d'aimer. Je me demandai si jamais une Eva viendrait partager ma pauvre demeure ; je ne songeais pas à exa-

miner si j'étais digne d'être aimé. Mon Dieu ! lorsqu'on regarde les êtres qui se dévouent, on voit bien facilement que ce n'est pas à cause de mille choses et pour de bonnes raisons qu'ils aiment si bien ; ils aiment parce que cela leur est nécessaire, inévitable ; ils aiment à cause de leur cœur, non pas à cause de celui des autres. Eh bien ! cette bonne chance qui fait rencontrer une âme qui a besoin d'aimer, je songeais à la chercher, à la trouver, absolument comme dans mes promenades du matin je pouvais rencontrer sur mon chemin une fleur parfumée.

Je rêvais ainsi, quoique ce soit un assez blâmable sentiment que celui qui, à la vue du bonheur des autres, nous fait regretter ce qui nous manque. N'y a-t-il pas là un peu d'envie ? et si la joie se volait comme on vole de l'or, ne songerions-nous pas à en faire le larcin ?

La journée se passa, et je venais de terminer mon frugal souper quand on vint me prier, de la part de Mme Meredith, de me rendre chez elle. En cinq minutes, j'arrivai à la porte de la maison blanche. Je trouvai Eva, seule encore, assise sur un sofa, sans ouvrage, sans livre, pâle et toute tremblante.

— Venez, docteur, venez, me dit-elle de sa douce voix ; je ne puis plus rester seule. Voyez comme il est tard ! il y a deux heures qu'il devrait être ici, et il n'est pas encore rentré !

Je fus étonné de l'absence prolongée de M. Meredith ; mais, pour rassurer sa femme, je répondis tranquillement :

— Que pouvons-nous savoir du temps nécessaire à ses affaires, une fois arrivé à la ville ? On l'aura fait attendre ; le notaire était absent, peut-être. Il y a eu des actes à rédiger, à signer....

— Ah ! docteur, je savais bien que vous me diriez quelques consolantes paroles. Je n'ai pas hésité à vous demander de venir ; j'avais besoin d'entendre quelqu'un me dire qu'il n'était pas sage de trembler ainsi. Que la journée a été longue, grand Dieu ! Docteur, est-ce qu'il y a des personnes qui peuvent vivre seules ? Est-ce qu'on ne meurt pas tout de suite, comme si on vous ôtait la moitié de l'air qu'il faut respirer ? Mais voilà huit heures qui sonnent !.....

1) Voir la dernière lit raison.

Huit heures sonnaient, en effet. Il m'était difficile de comprendre pourquoi William n'était pas de retour. A tout hasard, je dis à Mme Meredith :

—Madame, le soleil se couche à peine ; il fait jour encore, et la soirée est superbe. Venez respirer la bonne odeur de vos fleurs ; venez du côté de l'arrivée. Votre mari vous trouvera sur son chemin.

Elle s'appuya sur mon bras et marcha vers la barrière qui fermait le petit jardin. J'essayai d'attirer son attention sur les objets qui l'entouraient. Elle me répondit d'abord comme un enfant obéit ; mais je sentais que sa pensée n'était pas avec ses paroles. Son regard inquiet restait fixé sur la barrière verte, encore entr'ouverte comme au départ de William. Elle vint s'appuyer sur le treillage, puis elle me laissa parler, souriant de temps à autre pour me remercier ; car, à mesure que le temps passait, elle perdait le courage de me répondre. Ses yeux suivaient dans le ciel le coucher du soleil, et les teintes grises qui succédaient à l'éclat de ses rayons marquaient d'une manière certaine la marche du temps. Tout s'assombrit autour de nous ; le chemin qui, à travers le bois, nous avait jusqu'alors laissé voir ses blancs contours, disparut à nos yeux sous l'ombre des grands arbres, et l'horloge du village sonna neuf heures. Eva tressaillit : moi-même je sentis chaque coup me frapper au cœur. J'avais pitié de ce que devait souffrir cette femme.

—Songez, Madame, lui répondis-je, (elle ne m'avait pas parlé, mais je répondais à l'inquiétude qui paraît sur tous ses traits), songez que M. Meredith ne peut revenir qu'au pas : les routes à travers les bois sont sans cesse coupées de rochers qui ne permettent pas d'avancer vite.

Je lui parlais ainsi parce qu'il fallait la rassurer ; mais le fait est que je ne savais plus comment expliquer l'absence de William. Moi qui connaissais la distance, je savais bien que j'aurais été deux fois à la ville et en serais deux fois revenu depuis qu'il avait quitté sa demeure. La rosée du soir commençait à pénétrer nos vêtements, et surtout la mousseline qui couvraient la jeune femme. Je repris son bras et l'entraînai vers la maison. Elle me suivit avec douceur. C'était un caractère faible, où tout était soumis, même la douleur. Elle marcha lentement, la tête baissée, les yeux fixés sur les traces laissées dans le sable par le galop du cheval de son mari. Mais qu'il était triste, bon Dieu ! de revenir ainsi à la nuit, en-

core sans William ! En vain nous prêtions l'oreille : la nature était dans ce grand silence que rien ne trouble à la campagne lorsque la nuit est venue. Comme tout sentiment d'inquiétude s'augmente alors ! La terre paraît si triste au milieu de l'obscurité, qu'elle semble nous rappeler que tout s'obscurcit aussi dans la vie. C'était la vue de cette jeune femme qui me faisait faire ces réflexions ; à moi seul je n'eusse jamais songé à tout cela.

Nous rentrâmes. Eva s'assit sur le canapé et resta immobile, les mains jointes sur ses genoux, la tête baissée sur sa poitrine. On avait placé une lampe sur la cheminée, et la lumière tombait en plein sur son visage. Jamais je n'en oublierai la douloureuse expression : elle était pâle, tout-à-fait pâle ; son front et ses joues étaient de la même teinte ; l'humidité du soir avait allongé les boucles de ses cheveux, qui tombaient en désordre sur ses épaules. Des larmes roulaient sous ses paupières, et le tremblement de ses lèvres décolorées laissait deviner l'effort qu'elle faisait pour empêcher ses pleurs de couler. Elle était si jeune, que cette douce figure semblait celle d'un enfant auquel on défend de pleurer.

Je commençais à me troubler et à ne plus savoir qu'elle contenance garder vis-à-vis de Mme Meredith. Je me rappelai tout à coup (c'était bien une pensée de médecin) qu'au milieu de ses inquiétudes, Eva n'avait rien pris depuis le matin, et son état rendait imprudent de prolonger cette privation de toute nourriture. Au premier mot que je prononçai à ce sujet, elle leva sur moi ses yeux avec une expression de reproche, et cette fois le mouvement de ses paupières fit couler deux larmes sur ses joues.

—Pour votre enfant, Madame, lui dis-je.

—Ah ! vous avez raison ! murmura-t-elle.

Et elle se leva pour se rendre à la salle à manger ; mais dans la salle à manger il y avait deux couverts mis à leur petite table, et cela en ce moment me parut si triste, que je restai sans dire un mot, sans faire un mouvement. L'inquiétude qui me gagnait me rendait tout-à-fait gauche ; je n'étais pas assez habile pour dire des choses que je ne pensais pas. Le silence se prolongeait. Et cependant, me disais-je tout bas, je suis là pour la consoler ; elle m'a fait appeler à cette intention. Il y a sans doute mille raisons pour expliquer ce retard ; cherchons-en une... Je cher-

chais, je cherchais. . . puis je restais silencieux, maudissant cent fois en une minute le peu d'esprit d'un pauvre médecin de village.

Eva, la tête appuyée sur sa main, ne mangeait pas. Tout à coup elle se tourna brusquement vers moi, et éclatant en sanglots :

— Ah ! docteur, dit-elle, je le vois bien vous êtes inquiet aussi !

— Mais non ; mais non, Madame, répondis-je en parlant au hasard. Pourquoi serais-je inquiet ? Il aura été chez le notaire. Le pays est sûr, et personne ne sait d'ailleurs qu'il apporte de l'argent.

Une de mes préoccupations venait de ce faire jour malgré moi. Je savais qu'une bande de moissonneurs étrangers avait traversé le village le matin pour se rendre dans un département voisin.

Eva poussa un cri.

— Des voleurs ? des voleurs ! dit-elle. Je n'avais pas songé à ce danger !

— Mais, Madame, je n'en parle que pour dire qu'il n'en existe pas.

— Oh ! cette idée vous est venue, docteur, parce que vous pensiez que ce malheur était possible ! William, mon William ! pourquoi m'as-tu quittée ? s'écria-t-elle en pleurant.

J'étais debout, désolé de ma maladresse, hésitant devant toutes mes pensées, balbutiant quelques mots sans suite, et sentant pour comble de malheur, que mes yeux allaient se remplir de larmes. Allons ! je vais pleurer, me disais-je ; il ne me manquait plus que cela. Enfin il me vint une idée.

— Madame Meredith, lui dis-je, je ne peux vous voir vous tourmenter ainsi et rester à vos côtés sans rien trouver de bon à dire pour vous consoler. Je vais aller à la recherche de votre mari ; je vais prendre à tout hasard une des routes du bois ; je vais regarder partout, appeler, aller, s'il le faut, jusqu'à la ville.

— Oh ! merci, merci, mon ami ! s'écria Eva Meredith. Prenez avec vous le jardinier, le domestique ; allez dans toutes les directions.

Nous rentrâmes précipitamment dans le salon, et Eva sonna vivement à plusieurs reprises. Tous les habitans de la petite maison ouvrirent à la fois les différentes portes de la pièce où nous étions.

— Suivez le docteur Barnabé, s'écria Mme Meredith.

En ce moment, le galop d'un cheval se fit distinctement entendre sur le sable de l'allée. Eva poussa un cri de bonheur qui

pénétra tous les cœurs. Jamais je n'oublierai l'expression de divine joie qui se peignit à l'instant sur son visage encore inondé de larmes.

Elle et moi, nous volâmes vers le perron. La lune, en ce moment, se dégageant des nuages, éclaira en plein un cheval couvert d'écume, que personne ne montait, dont la bride traînait à terre, et dont les étriers vides frappaient les flancs poudreux. Un second cri, horrible cette fois, s'échappa de la poitrine d'Eva, la bouche entr'ouverte, les bras pendans.

— Mes amis, criai-je aux domestiques consternés, allumez des torches et suivez-moi ! Madame, nous allons revenir bientôt, je l'espère, avec votre mari, qui est légèrement blessé ; un pied foulé, peut-être. Ne perdez pas courage ; nous reviendrons bientôt.

— Je vous suivrai, murmura Eva Meredith d'une voix étouffée.

— C'est impossible, m'écriai-je ; il faut aller vite ; il faut aller loin, peut-être, et dans votre état. . . ce serait risquer votre vie et celle de votre enfant. . .

— Je vous suivrai, répéta Eva.

S'il y avait eu là un père, une mère, on lui eût ordonné de rester, on l'eût retenu de force ; mais elle était seule sur la terre, et, à toutes mes rapides instances, elle répondait d'une voix sourde :

— Je vous suivrai.

Nous partîmes. Les nuages alors voilaient la lune ; il n'y avait aucune lumière ni dans le ciel ni sur la terre. A peine pouvions-nous, à la lueur incertaine de nos torches, distinguer notre chemin. Un domestique marchait en avant. Il inclinait la torche qu'il tenait tantôt à droite, tantôt à gauche, pour éclairer les fossés, les buissons qui bordaient la route. Derrière lui Mme Meredith, le jardinier et moi, nous suivions du regard le jet de lumière projeté par la flamme, cherchant avec angoisse si quelque objet ne viendrait pas frapper nos yeux. De temps à autre, nous élevions la voix en appelant M. Meredith. Après nous, un sanglot étouffé murmurait à peine le nom de William, comme si un cœur eût compté sur l'instinct de l'amour pour faire mieux entendre ses larmes que nos cris.

Nous arrivâmes dans les bois. La pluie commençait à tomber, et les gouttes, en frappant les feuilles des arbres, faisaient un bruit si triste, qu'il semblait que tout pleurerait autour de nous.

Les vêtements légers qui couvraient Eva furent bientôt pénétrés par cette pluie

froide. L'eau ruisselait de toutes parts sur les cheveux, sur le front de la pauvre femme. Elle se heurtait les pieds contre les rochers du chemin, et souvent fléchissait au point de tomber sur ses genoux ; mais elle se relevait avec l'énergie du désespoir et poursuivait sa route. Cela faisait mal à voir. La lueur rouge de nos torches éclairait l'un après l'autre chaque tronç d'arbre, chaque rocher. Parfois, à un coude du chemin, le vent semblait éteindre cette lueur, et alors nous nous arrêtions, perdus dans les ténèbres. Nos voix, en appelant William Meredith, étaient devenues si tremblantes, qu'elles nous faisaient peur à nous-mêmes. Je n'osais regarder Eva ; en vérité, je craignais de la voir tomber morte devant moi.

Enfin un moment vint où, tandis que, fatigués, découragés, nous marchions en silence, Mme Meredith nous repoussa subitement, s'élança en avant et se jeta à travers les broussailles. Nous la suivîmes. Quand nous pûmes soulever une torche pour distinguer les objets, hélas ! nous la vîmes à genoux auprès du corps de William ; il était étendu par terre, sans mouvement, les yeux ternes et le front couvert du sang qui s'échappait d'une blessure au côté gauche de la tête.

—Docteur ? me dit Eva.

Ce seul mot disait : — William vit-il encore ?

Je me penchai ; je tâtai le pouls de William Meredith ; je posai ma main sur son cœur, et je restai silencieux. Eva me regardait toujours ; mais, à mesure que mon silence se prolongeait, je la vis fléchir, s'incliner, puis, sans dire une parole, sans jeter un cri, elle tomba évanouie sur le corps mort de son mari.

—Mais, Mesdames, dit le docteur Barnabé en se tournant vers son auditoire, voilà le soleil qui brille ; vous pouvez sortir, maintenant. Restons-en là de ce triste récit.

Mme de Moncar s'approcha du vieillard :

—Docteur, dit-elle, de grâce, soyez assez bon pour achever ; regardez-nous, et vous ne douterez pas de l'intérêt avec lequel nous vous écoutons.

En effet, il n'y avait plus de sourires moqueurs sur les jeunes visages qui entouraient le médecin du village. Peut-être même eût-il pu voir des larmes briller dans quelques yeux. Il reprit son récit.

Mme Meredith fut transportée chez elle, et elle resta plusieurs heures sans connaissance sur son lit. Je sentais que c'était à

la fois un devoir et une cruauté de lui prodiguer les secours de mon art pour la rappeler à la vie. Je redoutais les scènes déchirantes qui allaient succéder à cet état d'immobilité ; Je demeurais penché vers cette pauvre femme, baignant ses tempes d'eau fraîche et épiait avec anxiété le triste et cependant l'heureux moment où je verrais le souffle de la respiration s'échapper de ses lèvres. Je m'étais trompé dans mes prévisions, car je n'avais jamais vu un grand malheur. Eva entr'ouvrit les yeux, puis les referma aussitôt ; aucune larme ne souleva ses paupières pour glisser sur ses joues. Elle resta glacée, immobile, silencieuse, et, si ce n'eût été le cœur qui avait recommencé à battre sous ma main, j'aurais pu la croire morte. Qu'il est triste de se trouver témoin d'une douleur que l'on sent au dessus de toute consolation ! Je me disais que me taire semblait manquer de pitié pour cette malheureuse femme, que parler pour consoler semblait ne pas assez reconnaître la grandeur du malheur. Moi qui n'avais pu rien trouver à dire pour calmer une inquiétude, pouvais-je espérer être plus éloquent en face d'une pareille souffrance ! Je pris le parti le plus sûr, celui d'un silence complet. Je resterais là, me disais-je, je soignerai le mal physique, ainsi que cela est mon devoir, puis, je me tiendrai immobile auprès d'elle, comme un chien dévoué se coucherait à ses pieds. Une fois ma résolution prise, je fus plus calme ; je la laissai vivre d'une vie qui ressemblait à une mort. Au bout de quelques heures pourtant, j'approchai des lèvres de Mme Meredith une cuillerée de potion que j'avais jugée nécessaire. Eva tourna lentement la tête du côté opposé et resta appuyée loin de la main qui lui présentait le breuvage. Quelques instants après, je revins à la charge.

—Buvez, Madame, lui dis-je.

Et de la cuillère j'effleurai doucement ses lèvres ; ses lèvres restèrent fermées.

—Madame, votre enfant ! repris-je à demi-voix.

Eva ouvrit les yeux, se souleva péniblement, s'appuya sur son coude, se pencha vers la boisson que je lui présentais, la prit ; puis elle retomba sur son oreiller :

—Il faut que j'attende qu'une autre vie soit séparée de la mienne ! murmura-t-elle.

Depuis lors, Mme Meredith ne parla plus, mais elle obéit machinalement à toutes mes prescriptions. Étendue sur son lit de douleur, elle semblait éternellement

dormir ; mais à quel moment que ce fût, quand de ma voix la plus basse je lui disais : " Soulevez-vous, buvez ceci," elle obéissait au premier mot ; ce qui me prouvait que l'âme veillait dans ce corps immobile sans trouver un seul instant d'oubli et de repos.

Je fus seul à m'occuper des funérailles de William. On ne sut jamais rien de positif sur la cause de sa mort. On ne trouva pas sur lui l'argent qu'il devait rapporter de la ville ; peut-être avait-il été volé et assassiné, peut-être cet argent, donné en billets, s'était-il échappé de sa poche au moment d'une chute du cheval. Et comme on ne pensa que fort tard à essayer de le retrouver, il n'était pas impossible que la pluie de la nuit l'eût fait disparaître dans la terre fangeuse et les herbes humides. On fit quelques perquisitions qui n'eurent aucun résultat, et bientôt on cessa toute recherche à cet égard. J'avais essayé de savoir d'Eva Meredith s'il n'y avait pas quelques lettres à écrire pour prévenir sa famille ou celle de son mari. Je pus difficilement lui arracher une réponse. Enfin je parvins à comprendre qu'il fallait seulement prévenir leur homme d'affaires, qu'il ferait ce qu'il était convenable de faire. J'espérais donc que, d'Angleterre du moins, il arriverait quelques nouvelles qui décideraient de l'avenir de cette pauvre femme ; mais non, les jours succédèrent aux jours, et personne sur la terre ne sembla savoir que la veuve de William Meredith vivait dans un isolement complet au milieu d'un pauvre village. Plus tard, pour essayer de rappeler Eva au sentiment de l'existence, j'avais désiré qu'elle se levât. Le lendemain du jour où je donnai ce conseil, je la trouvai debout, vêtue de noir : c'était l'ombre de la belle Eva Meredith. Ses cheveux étaient séparés en bandeaux sur son front pâle. Elle était assise près d'une fenêtre, et restait immobile comme elle l'avait été dans son lit.

Ce fut ainsi que je passai en silence de longues soirées auprès d'elle. Je prenais un livre par contenance. Chaque jour, ces l'abordant, je lui disais quelques paroles de pitié et de dévouement. Elle me répondait par un regard qui me disait merci ; puis nous demeurions sans parler. J'attendais qu'une occasion se présentât pour essayer d'échanger avec elle quelques pensées ; mais ma gaucherie et mon respect pour son malheur ne savaient pas la faire entendre ou la laisserait passer. Je m'acquiesçais peu à peu à cette absence

de tout discours, à ce recueillement, et puis, qu'aurais-je dit ? L'important était qu'elle sût qu'elle n'était pas absolument seule dans ce monde ; et, tout obscur que fût l'appui qui lui restait, c'était quelque chose enfin. Je n'allais la voir que pour lui dire par ma présence :

— Je suis là.

Ce fut une étrange phase de ma vie ; elle eut une grande influence sur le reste de ma destinée. Si je n'avais pas témoigné tant de regrets de voir disparaître la maison blanche, je passerais rapidement à la conclusion de ce récit ; mais vous avez voulu savoir pourquoi cette maison était pour moi un lieu consacré, il faut donc que je vous dise ce que j'ai pensé, ce que j'ai senti sous son humble toit. Pardonnez-moi, Mesdames, quelques paroles sérieuses. Cela ne va pas mal à la jeunesse d'être un peu attristée ; elle a tant de temps devant elle pour rire et pour oublier.

Fils d'un paysan enrichi, j'avais été envoyé à Paris pour achever mes études. Pendant les quatre années passées dans cette grande ville, j'avais conservé la gaucherie de mes manières, la simplicité de mon langage ; mais j'avais rapidement perdu la naïveté de mes sentimens. Je revins dans ces montagnes presque savant, mais presque incrédule à tout ce qui fait qu'on vit paisible sous un toit de chaume auprès de sa femme et de ses enfans, sans détourner les yeux des croix du cimetière que l'on voit du seuil de sa demeure.

Quand Eva Meredith était heureuse, son bonheur m'avait déjà donné d'utiles leçons. " Ils m'ont trompé, là-bas," me disais-je ; il y a des cœurs vrais, il y a des âmes innocentes comme des âmes d'enfans. Le plaisir d'un instant n'est pas tout dans la vie. Il existe des sentimens qui ne finissent pas avec la fin de l'année. On peut s'aimer longtemps, toujours peut-être.

En contemplant l'amour de William et d'Eva, j'avais retrouvé ma simple nature du paysan d'autrefois. Je me prenais à rêver une femme vertueuse, candide, assidue à l'ouvrage, embellissant mon logis par ses soins et son bon ordre. Je me voyais fier de la douce sévérité de ses traits, révélant à tout venant l'épouse fidèle et même un peu austère. Certes, ce n'étaient pas là mes rêves de Paris au sortir d'une joyeuse soirée passée avec mes camarades. Un malheur horrible tomba comme la foudre sur Eva Meredith. Cette fois, je compris moins vite l'assigne-

ment que chaque jour renouvelait pour moi.

Eva restait assise près d'une fenêtre, le regard tristement fixé sur le ciel. Cette position, assez familière à tous ceux qui rêvent, attira peu d'abord mon attention : cependant, à la longue, elle finit par me frapper. Tandis que mon livre restait ouvert sur mes genoux, je regardais Mme Meredith, et, bien sûr que ses regards ne surprendraient pas les miens, je l'examinais attentivement. Eva regardait le ciel, mes yeux suivaient la direction des siens. "Ah ! me dis-je avec un demi-sourire, elle croit qu'elle ira le retrouver là-haut !" Puis je repris mon livre en songeant qu'il était heureux pour la faiblesse des femmes que de semblables pensées vinssent au secours de leur douleur.

Je vous l'ai dit, mon séjour au milieu des étudiants avait mis de mauvaises idées dans ma tête. Chaque jour cependant je voyais Eva dans la même attitude, et chaque jour mes réflexions étaient ramenées vers le même sujet. Peu à peu, j'en arrivai à songer qu'elle avait là un bon rêve. Je me mis à regretter de ne pouvoir croire que ce rêve fût vrai. L'âme, le ciel, la vie éternelle, tout ce que mon curé m'avait appris autrefois passait dans mon imagination, tandis que je restais assis le soir devant la fenêtre ouverte. Je me disais : "Ce que le vieux curé m'enseignait est plus consolant que les froides réalités que la science m'a laissé entrevoir !" Puis je regardais Eva, qui regardait toujours le ciel, tandis que les cloches de l'église du village sonnaient au loin, et que les rayons du soleil couchant faisaient briller au milieu des nuages la croix du clocher. Je revins souvent m'asseoir près de la pauvre veuve, persévérante dans sa douleur comme dans ses saintes espérances.

Quoi ! pensais-je, tant d'amour ne s'adresse plus qu'à un peu de poussière déjà mêlée à la terre ! Tous ces soupirs ne vont vers aucun but ! William est parti dans ses jeunes années, avec ses vives affections, avec son cœur, où tout était encore en fleur. Elle ne l'a aimé qu'une année, et tout est dit pour elle ! Il n'y a au-dessus de nos têtes que de l'air. L'amour, ce sentiment si vivant en nous, n'est qu'une flamme placée dans l'obscur prison de notre corps, où elle brille, brûle, puis s'éteint quand la fragile muraille qui l'entoure vient à tomber : un peu de poussière, voilà tout ce qui reste de nos amours de nos espérances, de nos pensées, de nos

passions, de tout ce qui respire, s'agite et s'exalte en nous !

Il y eut un grand silence au fond de moi-même.

En vérité, j'avais cessé de penser : j'étais comme endormi entre ce que je ne niais plus et ce que je ne croyais pas encore. Enfin un soir, comme Eva avait joint les mains pour prier devant la plus belle soirée étoilée qu'il fût possible de voir, je ne sais comment cela se fit, mais mes mains se trouvèrent jointes aussi, et mes lèvres s'entr'ouvrirent pour murmurer une prière. Alors, par un heureux hasard, pour la première fois Eva Meredith regarda ce qui se passait autour d'elle, comme si un instinct secret l'eût avertie que mon âme venait de se mettre en harmonie avec la sienne.

—Merci, me dit-elle en me tendant la main ; souvenez-vous de lui, et priez ainsi quelquefois pour lui.

—Oh ! Madame, m'écriais-je, puissions nous tous nous retrouver dans un monde meilleur, que nos vies aient été longues ou courtes, heureuses ou éprouvées !

—L'âme immortelle de William est là-haut ! me dit-elle d'une voix grave, tandis que son regard, à la fois triste et brillant, revenait se fixer sur le ciel.

Depuis, en accomplissant les devoirs de ma profession, j'ai souvent vu mourir ; mais à ceux qui restaient, j'ai toujours dit quelques paroles consolantes sur une vie meilleure que celle-ci ; et ces paroles, je les pensais !

Enfin, un mois après ces silencieux événements, Eva Meredith donna le jour à un fils. Quand, pour la première fois, on lui apporta son enfant, "William !" s'écria la pauvre veuve, et des larmes, des larmes secourables trop long-temps refusées à sa douleur, s'échappèrent par torrent de ses yeux. L'enfant porta ce nom tant aimé de William, et un petit berceau fut placé tout près du lit de la mère. Alors le regard d'Eva, qui s'était détourné de la terre, revint vers la terre. Elle regarda son fils comme elle avait regardé le ciel. Elle se penchait vers lui pour retrouver l'image de son père, Dieu avait permis une parfaite ressemblance entre William et le fils qu'il ne devait pas voir. Il se fit un grand changement autour de nous. Eva Meredith, qui avait consenti à vivre pour attendre que l'existence de son enfant fût séparée de la sienne, maintenant, je le voyais bien, voulait vivre encore, parce qu'elle sentait qu'il fallait à ce petit être la protection de son amour. Elle passait les journées, les soirées, assise auprès du berceau, et quand

je venais la voir, oh ! alors, elle me parlait elle me questionnait sur les soins à donner à son fils ; elle expliquait ce qu'il avait souffert ; elle demandait ce qu'il fallait faire pour lui épargner le plus petit mal. Elle craignait pour l'enfant la chaleur d'un rayon du soleil, le froid de l'air le plus léger. Penchée vers lui, elle le couvrait de son corps, le réchauffait par ses baisers. Un jour, je crus presque la voir sourire à son fils ; mais jamais elle ne voulait, en balançant le berceau, chanter afin que le sommeil fermât les yeux de l'enfant ; elle appelait une de ses femmes, et disait : "Chantez pour endormir mon fils !" Puis elle écoutait, laissant ses larmes doucement couler sur le front du petit William. Pauvre enfant ! il était beau, il était doux, facile à élever ; mais, comme si la douleur de sa mère eût, même avant sa naissance, pénétré jusqu'à lui, cet enfant était triste ; il ne criait guère, mais il ne souriait pas ; il était calme, et le calme à cet âge fait songer à la souffrance. Il me semblait que toutes les larmes versées sur ce berceau glaçaient cette petite âme. J'aurais voulu déjà voir les bras caressans de William entourer le cou de sa mère, j'aurais voulu qu'il cherchât à rendre les baisers qu'on lui prodiguait. Mais à quoi vais-je songer ? me disais-je ; est-ce qu'il faut demander à cette petite créature, qui n'a pas fini une année, de comprendre qu'elle est dans ce monde pour aimer et consoler cette femme !

C'était, je vous assure, Mesdames, un spectacle qui remuait le cœur, que de voir cette mère jeune, pâle, affaiblie, ayant renoncé à tout avenir pour elle-même, reprendre à la vie à cause d'un tout petit enfant qui alors ne pouvait pas même dire : "Merci, ma mère !" Quelle merveille que notre cœur ! que de peu de chose il sait faire beaucoup ! Donnez-lui un grain de sable, il élèvera une montagne ; qu'à son dernier battement on lui montre encore un atôme à aimer, et vite il recommencera à battre ; il ne s'arrête pour toujours que lorsqu'il ne reste plus autour de lui que le vide, et que même l'ombre de ce qui lui fut cher à disparaître de la terre !

Eva mettait l'enfant sur un tapis, à ses pieds ; puis, en le regardant jouer, elle me disait :

— Monsieur Barnabé, quand mon fils sera grand, je veux qu'il soit distingué, instruit, je lui choisirai une noble carrière ; je le suivrai partout, sur mer s'il est marin, aux Indes s'il est à l'armée ; je lui veux de la gloire, des bonheurs, et quand je m'ap-

puierai sur son bras, je dirai avec orgueil : Je suis sa mère ! N'est-ce pas, Monsieur Barnabé, il me laissera le suivre ? Une pauvre femme qui n'a besoin que d'un peu de silence et de solitude pour pleurer ne gêne personne, n'est-il pas vrai ?

Et puis, nous discussions les différentes carrières à choisir ; nous mettions à l'instant vingt années sur la tête de cet enfant, oubliant tous les deux que ces vingt années nous feraient vieux et étaient notre petite part des beaux jours de la vie ! Mais bah ! nous ne pensions guère à nous : nous ne songions à être jeunes et heureux que quand il y aurait pour lui jeunesse et bonheur.

Je ne pouvais, en écoutant ces beaux rêves, m'empêcher de regarder avec effroi cet enfant de qui dépendait si bien l'existence d'une autre. Une vague inquiétude me préoccupait malgré moi ; mais je me disais : "Elle a assez pleuré, le Dieu qu'elle prie lui doit un peu de bonheur."

Nous en étions là lorsque je reçus une lettre de mon oncle, le seul parent qui me restât. Mon oncle, attaché à la Faculté de Montpellier, m'appela près de lui, pour achever dans cette ville savante de m'initier aux secrets de mon art. Cette lettre, rédigée comme une prière, était un ordre : il fallait partir. Un matin, le cœur bien gros en songeant à l'abattement dans lequel je laissais la veuve et l'orphelin, je me rendis à la maison blanche pour prendre congé d'Eva Meredith. Lorsque je lui dis que j'allais la quitter pour longtemps, je ne sais si un peu de tristesse se peignit sur ses traits. Son beau visage avait, depuis la mort de William Meredith, une expression de si profonde mélancolie, qu'il n'était possible d'y remarquer qu'un sourire, s'il venait à se montrer ; quant à la tristesse, elle était toujours là.

— Partir ! s'écria-t-elle, vos soins étaient si utiles à mon enfant !

La pauvre femme oubliait de regretter son dernier ami qui s'éloignait, la mère seulement regrettait le médecin utile à son fils. Je ne me plainis pas. Etre utile est la douce récompense de ceux qui sont dévoués.

— Adieu, reprit-elle en me tendant la main. Partout où vous irez, que Dieu vous bénisse ! et, s'il veut un jour que vous soyez malheureux, qu'il place du moins près de vous un cœur compatissant comme le vôtre !

Je inclinai mon front sur la main d'Eva Meredith, et je m'éloignai profondément ému.

L'enfant était couché devant le perron, sur l'herbe, au soleil. J'allai vers lui, je le pris dans mes bras, je l'embrassai à plusieurs reprises; je le regardai longtemps, attentivement, tristement; puis une larme mouilla mes yeux. "Oh non! non! je me trompe!" murmurai-je, et je quittai précipitamment la maison blanche.

— Mon Dieu! docteur, s'écrièrent à la fois tous les auditeurs du médecin du village, que craigniez-vous donc pour cet enfant?

— Laissez-moi, Mesdames, répondit Barnabé, achever cette histoire à ma manière; chaque chose sera dite en son temps. Je raconte les événemens dans l'ordre où ils sont venus pour moi.

Arrivé à Montpellier, je fus reçu à merveille par mon oncle, si ce n'est toutefois qu'il me déclara qu'il ne pouvait ni me loger, ni me nourrir, ni me prêter de l'argent, et que moi, étranger, sans réputation, je ne devais pas espérer un seul client dans cette ville remplie de médecins célèbres.

— Alors mon oncle, lui dis-je, je retourne dans mon village.

— Non pas, non pas, reprit-il, je t'ai trouvé une situation honorable. Un Anglais, fort vieux, fort riche, fort goutteux, fort inquiet, désire avoir toujours un médecin sous son toit, un jeune homme intelligent pour suivre sa maladie sous la direction d'un autre médecin. Je t'ai proposé, tu as été accepté: partons.

Nous nous rendîmes immédiatement chez lord James Kysington. Nous entrâmes dans une belle et grande maison, remplie de nombreux domestiques, et après avoir fait plusieurs stations, d'abord dans les antichambres, ensuite dans les premiers salons, nous fûmes introduits dans le cabinet de lord James Kysington.

Lord J. Kysington était assis dans un grand fauteuil. C'était un vieillard d'un aspect froid et sévère. Ses cheveux, complètement blancs, faisaient un singulier contraste avec ses sourcils restés du plus beau noir. Il était grand et maigre, du moins je crus le deviner à travers les plis d'une large redingote de drap faite comme une robe de chambre, ses mains étaient enfoncées dans ses manches, et une sourrure d'ours blancs enveloppait ses pieds malades. Il avait auprès de lui un guéridon sur lequel étaient placées plusieurs fioles contenant des potions.

— Milord, voici mon neveu le docteur Barnabé.

Lord J. Kysington me salua, c'est-à-dire

qu'il fit un imperceptible mouvement de tête en me regardant.

— Il est fort instruit, reprit mon oncle, et je ne doute pas que ses soins ne soient utiles à votre seigneurie.

Un second mouvement de tête fut l'unique réponse faite à mon oncle.

— En outre, reprit celui-ci, son éducation ayant été assez bonne, il pourra faire la lecture à Milord, ou écrire sous sa dictée.

— Je lui saurai gré de cette complaisance, répondit enfin lord J. Kysington, qui aussitôt ferma les yeux, soit parce qu'il était fatigué, soit parce qu'il voulait faire comprendre que la conversation devait en rester là.

Je pus alors regarder autour de moi. Il y avait auprès de la fenêtre une jeune femme, fort élégamment habillée, qui travaillait à une broderie sans lever les yeux vers nous, comme si nous n'étions pas dignes de ses regards. Sur le tapis, devant elle, un petit garçon jouait avec des images. La jeune femme ne me parut pas belle au premier abord, parce qu'elle avait des cheveux noirs, des yeux noirs, et qu'elle était belle, selon moi, c'était être blonde et blanche, comme Eva Meredith, et puis, d'après mon jugement très inexpérimenté, je ne pouvais séparer la beauté d'un certain air de bonté. Ce que je trouvais doux à regarder était ce que je supposais devoir être doux au cœur, et je fus longtemps avant de m'avouer la beauté de cette femme, dont le cœur était hautain, le regard dédaigneux et la bouche sans sourire.

Elle était comme lord J. Kysington, grande, maigre, un peu pâle. Il y avait entre eux un certain air de famille. Leurs deux natures devaient trop se ressembler pour pouvoir se convenir. Ces deux personnes froides et silencieuses restaient sûrement l'une près de l'autre sans s'aimer, sans se parler. L'enfant avait aussi appris à ne pas faire de bruit, il marchait sur la pointe du pied, et, au moindre craquement du parquet, un regard sévère de sa mère ou de lord J. Kysington le changeait en statue.

Il était trop tard pour retourner dans mon village; mais il est toujours temps pour regretter ce que l'on a aimé et ce que l'on a perdu. Mon cœur se serra en songeant à ma maisonnette, à mon vallon, à ma liberté.

Voici ce que je parvins à savoir sur ce triste intérieur:

Lord J. Kysington était venu à Mont-

pellier pour rétablir sa santé, éprouvée par le climat des Indes. Second fils du duc de Kysington, lord lui-même par courtoisie, il ne devait qu'à ses talens et non à un héritage sa fortune et sa position politique dans la Chambre des communes. Lady Mary était la femme de son plus jeune frère, et lord J. Kysington, maître de disposer de ses biens, avait désigné, comme son héritier, son neveu, le fils de lady Mary. Je me mis à soigner ce vieillard avec tout le zèle dont j'étais capable, bien persuadé que le meilleur moyen d'améliorer les mauvaises positions est de remplir exactement même un devoir pénible.

Lord J. Kysington était à mon égard de la plus stricte politesse. Un salut me remerciait de chaque soin donné, de chaque mouvement qui lui rendait service. Je faisais de longues lectures que personne n'interrompait, ni le sombre vieillard que j'endormais, ni la jeune femme qui n'écoutait pas, ni l'enfant qui tremblait devant son oncle. Je n'avais jamais rien vu d'aussi triste, et pourtant, Mesdames, vous savez que la petite maison blanche avait depuis longtemps cessé d'être gaie ; mais le silence qui vient du malheur suppose des pensées si graves, que les paroles sont regardées comme insuffisantes pour les rendre. On sent la vie de l'âme sous l'immobilité du corps. Dans ma nouvelle demeure, c'était le silence à cause du vide.

Un jour tandis que lord J. Kysington semblait s'endormir, que lady Mary était penchée sur son métier, le petit Harry monta sur mes genoux, et, nous trouvant dans un angle éloigné de la chambre, il me fit tout bas quelques questions avec la naïve curiosité de son âge ; puis à mon tour, ne songeant guère à ce que je disais, je l'interrogeai sur sa famille.

—Avez-vous des frères ou des sœurs ? lui demandai-je.

J'ai une petite sœur bien jolie.

—Comment s'appelle-t-elle ? repris-je tandis que du regard je parcourais un feuillet du journal.

—Elle a un nom charmant ; devinez-le monsieur le docteur.

Je ne sais à quoi je pensai. Dans mon village, je n'avais entendu que des noms de paysannes, qui ne pouvaient s'appliquer à la fille de lady Mary, Mme Meredith était la seule femme du monde que j'eusse connue, l'enfant répétant : "Devinez," je répondis à tout hasard :

—Eva, peut-être ?

Nous parlions bien bas ; mais au mo-

ment où le nom d'Eva s'échappa de mes lèvres, lord J. Kysington ouvrit brusquement les yeux et se souleva sur son séant ; lady Mary laissa tomber son aiguille et se tourna avec vivacité vers moi. Je fus confondu de l'effet que je venais de produire ; je regardai tour à tour lord Kysington et lady Mary sans oser dire une parole de plus ; quelques minutes se passèrent ; lord J. Kysington se laissa retomber sur le dossier de son fauteuil et ferma les yeux, lady Mary reprit son aiguille ; Harry et moi, nous cessâmes de parler.

Je réfléchis longtemps à ce bizarre incident ; puis, toutes choses étant rentrées dans le calme accoutumé, le silence et l'immobilité étant bien rétablis autour de moi, je me levai doucement et cherchai à m'éloigner. Lady Mary repoussa son métier, passa devant moi et me fit signe de la main de la suivre. Une fois entrée dans le salon, elle ferma la porte, se tenant debout en face de moi, la tête haute, toute sa physionomie prenant l'air impérieux, qui était l'expression la plus naturelle de ses traits :

—Monsieur Barnabé, me dit-elle, veuillez ne jamais prononcer le nom qui s'est échappé de vos lèvres tout à l'heure ; c'est un nom que lord J. Kysington ne doit pas entendre.

Elle s'inclina légèrement et rentra dans le cabinet, dont elle ferma la porte.

Mille pensées m'assailirent à la fois ; cette Eva dont il ne fallait pas parler, n'était-ce pas Eva Meredith ? était-elle la belle fille de lord J. Kysington ? étais-je donc chez le père de William ? J'espérais, je doutais, car enfin, si pour moi ce nom d'Eva ne désignait qu'une personne, pour tout autre il n'était qu'un nom, commun sans doute, en Angleterre, à bien des femmes.

Je n'osais questionner : autour de moi, toutes les bouches étoient closes et tous les cœurs sans expansion ; mais la pensée que j'étais dans la famille d'Eva Meredith, auprès de la femme qui dépouillait la veuve de l'orphelin de l'héritage paternel, cette pensée devint la préoccupation constante de mes jours et de mes nuits. Je voyais mille fois en rêve le retour d'Eva et de son fils dans cette demeure, je me voyais demandant pour eux un pardon que j'obtenais ; mais je levais les yeux, et la froide, l'impassible figure de lord J. Kysington glaçait toutes les espérances de mon cœur. Je me mis à examiner ce visage comme si je ne l'avais jamais vu ; je me mis à épier sur ses traits quelques mouvemens, quel-

ques lignes qui annonçassent un peu de sensibilité. Je cherchais l'âme que je voulais toucher. Hélas ! je ne la trouvais nulle part. Je ne perdais pas courage ; ma cause était si belle ! Bah ! me disais-je, que signifie l'expression du visage ? que fait l'enveloppe extérieure qui frappe les yeux ? Le coffre le plus sombre ne peut-il pas enfermer de l'or ? faut-il que tout ce qui est en nous se devine au premier regard ? et quiconque a vécu n'a-t-il pas appris à séparer son âme et sa pensée de l'expression brutale de sa physionomie.

Je résolus d'éclaircir mes doutes ; mais quel moyen prendre ? Questionner lady Mary ou lord J. Kysington était chose impossible ; faire parler les domestiques ? ils étaient Français et nouvellement entrés dans cette maison. Un valet de chambre anglais, seul serviteur qui eût suivi son maître, venait d'être envoyé à Londres avec une mission de confiance. Ce fut vers lord J. Kysington que je dirigeai mes investigations. Par lui je saurais, et de lui j'obtiendrais la grâce. La sévère expression de son visage cessa de m'effrayer. Je me dis : " Quand dans la forêt on rencontre un arbre mort en apparence, on fait une entaille à l'arbre pour savoir si la sève n'est pas vivante encore sous l'écorce morte ; de même je frapperai au cœur, et je verrai si la vie ne se cache pas quelque part." J'attendis l'occasion.

Attendre avec impatience, c'est faire venir ce que l'on attend. Au lieu de dépendre des circonstances, on soumet des circonstances.

Une nuit, lord J. Kysington me fit appeler ; il souffrait. Après lui avoir donné les soins nécessaires, je restai seul près de lui pour voir les résultats de mes prescriptions. La chambre était sombre ; une bougie allumée laissait distinguer les objets mais sans les éclairer. La noble et pâle figure de lord Kysington était renversée sur son oreiller. Ses yeux étaient fermés. C'était son habitude quand il se préparait à souffrir, comme s'il eût voulu se concentrer en lui-même pour ne rien perdre de sa force morale ; il ne se plaignait jamais ; il restait étendu dans son lit, droit et immobile comme la statue d'un roi sur son tombeau. En général, il se faisait faire une lecture, espérant soit que la pensée du livre s'emparerait de son esprit, soit que le son monotone d'une voix se fait venir le sommeil.

Cette nuit-là il me fit signe de sa main osseuse de prendre un livre et de commencer à lire ; mais je cherchai vainement,

livres et journaux avaient été descendus au salon ; toutes les portes étaient fermées et, à moins de sonner et de répandre l'alarme dans la maison, je ne pouvais me procurer un livre. Lord J. Kysington fit un signe d'impatience, puis de résignation, et me montra une chaise pour que je revinsse m'asseoir auprès de lui. Nous restâmes longtemps ainsi sans parler, presque dans l'obscurité, l'horloge seule rompant le silence par le bruit régulier du balancier. Le sommeil ne venait pas. Tout à coup, lord J. Kysington ouvrit les yeux, et, les tournant vers moi :

— Parlez, me dit-il, racontez quelque chose, ce que vous voudrez.

Ses yeux se refermèrent et il attendit.

Mon cœur battit avec force. Le moment était venu.

— Milord, lui dis-je, j'ai bien peur de ne rien savoir qui puisse intéresser votre seigneurie. Je ne puis parler que de moi, des événements de ma vie, et il vous faudrait l'histoire de quelques grands hommes de ce monde pour fixer votre attention. Que peut raconter un paysan qui a vécu content de peu, dans l'obscurité et le repos ? . . . Je n'ai guère quitté mon village, Milord. C'est un joli hameau dans la montagne ; on n'y serait pas né qu'on le choisirait pour y vivre. — Non loin de mon village, il y a une maison de campagne où j'ai vu des gens riches qui auraient pu partir et qui restaient, parce que les bois sont épais, les sentiers fleuris, les ruisseaux bien clairs et courant vite sur les rochers. Hélas ! ils étaient deux dans cette maison . . . et bientôt une pauvre femme y resta seule jusqu'à la naissance de son fils . . . Milord, cette femme est une de vos compatriotes, une Anglaise, belle comme on ne l'est pas souvent ni en Angleterre ni en France, bonne comme il n'y a que les anges dans le ciel qui puissent avoir cette bonté-là ! . . . Elle venait d'avoir dix-huit ans quand je l'ai laissée sans père, sans mère, et déjà veuve d'un mari adoré ; elle est faible, délicate, presque malade, et cependant il faut bien qu'elle vive ; qu'est-ce qui protégerait son petit enfant ? . . . Oh ! Milord, il y a des gens bien malheureux dans ce monde ! Être malheureux au milieu de sa vie ou quand la vieillesse est venue, c'est triste sans doute, toutefois on a quelques bons souvenirs qui vous font dire qu'on a eu sa part, son temps, son bonheur ; mais, quand on pleure avant dix-huit ans, c'est bien plus triste encore, car enfin rien ne ressuscite les morts, on le sait, et il ne reste qu'à pleurer toute sa vie. La pauvre en-

fant !... On voit un mendiant sur le bord d'une route, c'est du froid, c'est de la faim qu'il souffre : on lui fait l'aumône et on le regarde sans chagrin, parce qu'il peut être secouru ; mais cette malheureuse femme dont le cœur est brisé, le seul secours à lui donner serait de l'aimer... et personne n'est près d'elle pour lui faire cette aumône-là !... Ah ! Milord, si vous saviez quel beau jeune homme elle avait pour mari !... Vingt-trois ans à peine, une noble figure, un front haut... comme le vôtre, intelligent et fier, des yeux d'un bleu foncé, un peu rêveurs, un peu tristes, j'ai su pourquoi... C'est qu'il aimait son père, son pays, et qu'il devait rester exilé loin d'eux ! Son sourire était plein de bonté... Ah ! comme il aurait souri à son petit enfant, s'il avait assez vécu pour le voir ! Il l'aimait même avant qu'il fut né ; il prenait plaisir à regarder le berceau qui attendait. Pauvre, pauvre jeune homme !... je l'ai vu par une nuit d'orage, dans une forêt obscure, étendu sur la terre mouillée, sans mouvement, sans vie, ses vêtements couverts de boue, son

front brisé par une affreuse blessure, d'où le sang s'échappait encore par torrens. J'ai vu... hélas ! j'ai vu William...

—Vous avez été témoin de la mort de mon fils ! s'écria lord J. Kysington se levant comme un spectre au milieu des oreillers qui le soutenaient, et fixant sur moi des yeux si grands, si perçans, que je reculai effrayé ; mais, malgré l'obscurité de la chambre, je crus apercevoir une larme mouiller le bord des paupières du vieillard.

—Milord, répondis-je, j'ai vu mourir votre fils, et j'ai vu naître son enfant !

Il y eut un instant de silence.

Lord J. Kysington me regardait fixement ; enfin il fit un mouvement, sa main tremblante chercha sa main, la serra, puis ses doigts s'entr'ouvrirent, et il retomba sur ses oreillers.

—Assez, assez, Monsieur ! je souffre, j'ai besoin de repos. Laissez-moi seul.

Je m'inclinai et m'éloignai.

Avant que j'eusse quitté la chambre, lord J. Kysington avait repris sa position habituelle, son silence et son immobilité.

[La fin à la prochaine Livraison.]



LECTURE FAITE A L'INSTITUT CANADIEN DE MONTREAL,

SUR : L'INFLUENCE DU SOL ET DU CLIMAT,
SUR LE CARACTERE, LES ETABLISSEMENTS ET LES DESTINEES DES CANADIENS.

Ce 22 Janvier, 1848.

MESSIEURS,

QU'EN me faisant l'honneur de m'appeler à parler devant vous, et à faire une lecture publique sur un sujet dont vous m'avez laissé le choix, vous m'avez permis de compter sur la plus grande indulgence dans la critique qui vous appartient, et de présumer que vous n'attendez pas de moi des enseignements aussi graves ni aussi profonds que vous en avez entendus de la bouche des hommes distingués et savans qui m'ont précédé depuis deux ans dans cette chaire. Et certainement, je n'aurais jamais osé me présenter devant vous après eux, si je n'étais persuadé qu'en m'écoutant vous ne perdrez pas de vue que je suis homme de votre âge, n'ayant ni plus d'étude ni plus de connaissances que vous n'en avez vous-mêmes; et que vous n'établirez pas de comparaison entre mes faibles efforts et la voix puissante de ces hommes éminens par leurs talens et leur expérience, qui, les premiers vous ont communiqué les fruits de leurs réflexions bien digérées sur des sujets dignes d'être traités par eux. Vous porterez donc, je vous en prie, un jugement moins sévère sur cette lecture, où je veux m'entretenir avec vous de notre *pays*, qui nous est si cher à tous, et de la population canadienne-française qui l'habite, et dont je suis si fier de faire partie :

La jeunesse de ce tems porte des regards avides sur l'avenir pour en soulever la voile, et y découvrir le secret de nos destinées. Cette curiosité, mêlée d'espérances et de craintes, domine l'esprit de tous les peuples aux époques où ils ne sont pas absolument les maîtres de leur sort; aux

époques où leur existence, où leur développement dépend d'influences étrangères dont l'effet est aussi incertain que la puissance en est quelquefois impérieuse. Il en résulte une inquiétude vague qui affaiblit toutes les âmes; qui énerve l'intelligence en détruisant l'énergie, et flétrit le cœur en le livrant au conflit de sentimens divers. Il appartient aux âmes bien trempées qui peuvent surmonter cette inquiétude (et il s'en rencontre parmi vous, messieurs,) de dériger l'esprit public dans ces moments difficiles, de dissiper ses craintes et ranimer les espérances qui ne sont pas encore éteintes. Je ne veux pas dire, messieurs, que le peuple canadien puisse avoir des doutes sur sa conservation et sa durée; non, il est plein d'espérance et à bon droit; mais il est menacé; son existence, sa NATIONALITE est l'objet d'attaques préméditées, et hardies, qui ne réussissent certainement pas, mais qui peuvent faire perdre courage à quelques uns même de ceux qui voudraient y résister le plus fortement. Pour moi, messieurs, je suis "homme d'espérance," et plus que personne, je crois à la longue durée de notre nationalité.

L'existence et la prospérité d'un peuple dépendent d'une multiplicité de circonstances telles que sans les études les plus approfondies, il est impossible de les connaître toutes. Son histoire peut en révéler un grand nombre; le tableau de son état politique, en présente d'autres; la comparaison de son nombre et de sa force avec ceux des peuples qui l'environnent, ou le dominant, offre encore des considérations d'une importance incalculable. Et il dépend en outre, et peut-être même plus intimement, du pays qu'il habite, de sa position géographique, de la configuration de

sol, et de la nature du climat. Ces dernières circonstances sont purement physiques ; mais leur rôle est important ; et c'est à leur examen uniquement que j'ai cru devoir limiter cette lecture.

Jetons donc un coup d'œil général sur notre pays, et en vous présentant son tableau physique nous verrons qu'elle influence les traits les plus saillants de sa configuration et de son climat, ont exercé sur le caractère de la population canadienne, sur ses établissemens et sur nos destinées. Ne nous déplaçons pas de Montréal ; d'ici la vue embrasse le Canada d'un bout à l'autre ; cette ville qui est aujourd'hui la capitale de tout le pays en occupe réellement le centre. Dans une aussi immense étendue, quelques lieues ne font pas une différence appréciable, et d'ailleurs nous sommes ici placés à la limite de la navigation maritime et de la navigation intérieure, qui jouent un si grand rôle dans la vie des peuples, dont le commerce est l'âme dans les tems modernes ; et sous le rapport social n'est-ce pas en ce lieu même que se trouve le point de contact des deux populations, qui occupent aujourd'hui en proportions différentes, les diverses parties du Canada. Eh bien, d'ici, soit que vous tourniez vos regards vers la mer, soit que vous les portiez vers l'intérieur du continent, en suivant la ligne du St. Laurent, du grand fleuve, qui est l'objet le plus remarquable, qui puisse vous frapper, vous verrez un pays qui s'étend en longueur de chaque côté jusqu'à plus de deux cents lieues, depuis le Cap Rosier à l'extrémité du Golfe jusqu'au Détroit. En profondeur, je ne sais où m'arrêter, il n'y a plus de limites, nous sommes adossés au pôle. Il existe bien une ligne tracée sur la carte et donnée pour frontière au Canada de ce côté, mais elle n'est pas définie, et ne doit être comptée pour rien, puisqu'elle traverse des contrées inhabitées jusqu'ici, et que dans l'occupation de la surface du globe et l'extension des établissemens formés par les peuples civilisés, il n'y a que l'homme qui puisse arrêter l'homme ; il n'y a que les nations qui puissent déterminer les limites qu'elles ne dépasseront pas réciproquement ; or, vers le nord, derrière nous, la terre est sans habitans, et la nation, qui s'est attribué la souveraineté sur ces régions fréquentées seulement par quelques tribus peu nombreuses de sauvages errans, est la même qui domine en ce pays. Rien n'empêche donc les habitans du Canada de s'étendre de ce côté aussi loin que la nature même

ne leur imposera pas une barrière de frimats et de stérilité.

Quoiqu'il en soit, si le Canada a plus de quatre cents lieues de longueur à sa partie méridionale, son étendue est presque de moitié plus grande de l'est à l'ouest vers la ligne qui au point de vue de la juridiction politique le termine vers le nord, depuis l'extrémité du lac Supérieur, jusqu'aux confins du Labrador. Et j'aurais tort de ne pas attirer en passant votre attention sur ces régions encore désertes du Canada, et peu connues, puisqu'en effet ces contrées si éloignées de nous aujourd'hui, seront bientôt des contrées de richesse et d'activité, à mesure que la population se développera et que l'esprit d'entreprise qui anime déjà un grand nombre d'hommes éclairés, les engagera à tirer partie des mines du Lac Supérieur et des pêcheries des côtes du Labrador.

Le Canada, notre pays, dans le sens le plus général, comprend donc messieurs tout le bassin du grand fleuve du côté septentrional, et environ le tiers des pays arrosés par ses tributaires du côté du sud ; car la ligne qui nous sépare des Etats-Unis pénètre dans le bassin du St. Laurent après avoir dépassé les sources de la Rivière Chaudière et donne à nos voisins tout le lac Champlain dont les eaux viennent au fleuve par la Rivière Richelieu, ainsi que les sources des autres Rivières qui coulent vers le nord jusqu'à St. Régis, où la frontière atteignant le fleuve lui-même il devient ensuite la ligne de séparation des deux pays voisins jusqu'à sa source la plus reculée. Voilà pour nos limites : d'un côté le golfe et la mer, à l'ouest, vers le milieu du continent les pays d'en haut encore déserts, au nord une ligne indéfinissable qui peut se reculer jusqu'au pôle, et au midi, les Etats-Unis, à quelques lieues de cette ville ; ces limites et ce voisinage, ne sont pas ce qu'il y aurait de moins important à examiner, soit sous le rapport politique, soit sous le rapport de notre nationalité ; je ne m'y arrêterai pas mais je ne pourrai m'empêcher d'indiquer en son lieu l'influence que cette position presque isolée à l'extrémité de l'Amérique, vers le nord doit exercer sur les destinées des canadiens-français.

La configuration du terrain qu'ils habitent est le plus ordinairement la cause de la durée et de la prospérité des peuples, comme aussi de leur misère et de leur insignifiance. Tel peuple a dû sa liberté à ses montagnes ou à ses vastes plaines incultivables. Tel autre, au bord de la mer,

y puise des richesses et la puissance qu'elles ne manquent jamais de donner. Tel autre encore, habitant une contrée continentale et maritime à la fois, étendra son énergie et son influence sur ces deux éléments et sera puissant sur la terre et la mer. Si les traits naturels d'une contrée ont cette influence sur l'état politique des nations c'est que bien souvent et presque toujours, les habitans de chaque pays ont un caractère qui résulte de l'analogie qui s'établit à la longue entre la nature du terrain et du climat et les habitudes des hommes ; habitudes qui font l'homme ce qu'il est, et l'identifient à son insu avec le sol qui l'a vu naître, avec la patrie, et produisent ce sentiment presque divin d'amour pour elle, auquel les peuples qui en sont pénétrés doivent la prospérité, la grandeur et la gloire.

Tous les peuples aiment leur patrie, messieurs, tous, et les terres inhospitalières du nord avec leurs glaces éternelles, et les déserts brûlants de l'équateur sont l'objet d'un amour de la patrie aussi grand pour l'esquimaux et l'arabe que le sont pour leurs habitans les délicieuses contrées de l'Italie ou de Quito. Mais ce sentiment si universel chez tous les peuples, et si profond dans le cœur de chaque homme, affecte des nuances variées suivant les pays et suivant les nations ; ces nuances de sentiment sont sans doute le fruit d'habitudes différentes produites chez les hommes par les nécessités du climat et du sol du pays, elles dépendent aussi des institutions politiques au milieu desquelles ils vivent, car le sentiment de l'amour de la patrie est un sentiment complexe dont les éléments varient en intensité relative suivant les préférences relatives aussi de la pensée et du cœur pour cette multitude d'objets qui forment la patrie ; quoiqu'ils aient tous pour base le sol où a porté dans l'enfance le pied de l'homme et de ses ancêtres. Quant à nous, le sentiment qui nous fait aimer notre patrie est bien certainement le même qui a fait chérir la France à nos ayeux, mais il doit affecter une nuance un peu différente et il me serait assez difficile de le définir exactement ; néanmoins il se rapporte à tout ce que nous chérissons, le plus, à nos usages, à notre langage, à notre religion, et à la contrée où regnent ces usages, ce langage, cette religion, et auquel se rapportent nos souvenirs nationaux, de découverte, d'établissement, de défense glorieuse et prolongée ; tandis que pour nos ayeux en France, l'amour de la patrie se compliquait de la grandeur et de la

force de la nation et de son gouvernement et de leurs triomphes dans les lettres et les arts, toutes choses qui nous sont étrangères.

Dans tous les cas, la patrie pour nous n'est pas ce qu'est le *Home* pour nos compatriotes d'origine anglaise ; et nous aurons beau emporter avec nous notre trésor et enmener notre famille et nous établir en pays étranger, nous n'y trouverons jamais la patrie, tandis que leur *Home* peut les suivre partout, puisque ce mot semble ne pas comprendre le pays. L'amour du sol entre donc pour beaucoup dans notre amour de la patrie ; à la vérité nous ne saurions envier aux autres peuples un ciel plus pur, plus limpide que le nôtre, une terre plus fertile et à physionomie plus grandiose. Il est vrai que ces paysages si pittoresques que produisent les hautes montagnes et leurs sommets perdus dans les nues, ne se trouvent pas dans notre pays ; mais les paysages du golfe et des lacs, nos immenses forêts vierges, le cours majestueux du grand fleuve, les cataractes sans nombre de nos rivières, les rochers âpres et sauvages qui en bordent quelques unes des principales, ne sont-ils pas une compensation qui suffit. Je le crois et je le sens, messieurs ; peut-être l'amour du pays m'a-t-il rendu aveugle aux beautés des autres terres que j'ai visitées, mais je n'en ai trouvé aucune aussi belle que le Canada.

Ce sont les fleuves, les lacs qui font la physionomie de notre pays, et c'est l'hiver qui lui donne son caractère, et ces deux traits de notre contrée et de notre climat, l'abondance des eaux et les frimats rigoureux, qui influent si fortement sur notre prospérité sociale et politique, sont également des agents puissants qui déterminent nos habitudes et notre caractère national. Des causes humaines peuvent les modifier, les assoupir, pour ainsi dire pendant un temps, les dénaturer même par le frottement avec les autres populations, chez quelques uns, mais la nature sera toujours la plus forte, et rien au monde du fait des hommes, n'empêchera le canadien d'être doux comme le murmure des eaux, et ferme comme la marche du grand fleuve vers la mer ; d'avoir dans certaines circonstances cette force de résistance et de patience tranquille que lui inspire la sérénité de son ciel, et la sublime grandeur des lacs, jusqu'à ce que, à l'occasion, son énergie poussée à bout et lassée d'être comprimée s'élançe avec fureur comme les cataractes de l'Outaouais ou les glaces du fleuve à la débâcle du printemps. L'étendue de ses rivières, l'immensité de sa

distance d'où viennent ces flots verdâtres qu'il voit couler sous ses yeux, lui inspirent également le goût des courses lointaines, des voyages aventureux, et dans des circonstances autres que celles où nous vivons, il remontera le fleuve en guerrier ou en explorateur, comme il l'a déjà fait, ou s'en ira du côté de l'océan chercher des périls glorieux à l'exemple de ses ancêtres. C'est dans ces traits du caractère de notre peuple, quel qu'il soit aujourd'hui par des circonstances fatales, mais non éternelles, que je trouve la ressemblance avec la configuration du sol et avec le climat. En effet les eaux sont le trait le plus saillant, le trait distinctif du Canada. Le grand fleuve et les lacs dominant tout le paysage et donnent au pays un aspect que ne présente aucune autre contrée.

Il est remarquable que dans toute cette vaste étendue de terre que renferme le Canada, il n'y ait pas une seule montagne d'une grande élévation ; les plus élevées ne trouvent je crois dans le pays de Gaspé où elles n'atteignent pas même quatre mille pieds de hauteur, car il ne faut pas regarder comme des montagnes cette suite de collines qui règne le long de la vallée basse du St. Laurent et n'est que la limite de la plaine accidentée qui forme la plus grande surface du pays vers le nord depuis le cap Tourmente jusqu'au delà du lac Supérieur.

En effet cette chaîne de collines qui s'étend depuis quelques lieues au-dessous de Québec, jusqu'à la rivière des Outaouais qu'elle traverse au rapide des Chats, et s'avance ensuite jusqu'au lac Huron, qu'elle longe ainsi que le lac Supérieur, n'a jamais une assez grande élévation dans ses points culminants pour mériter la désignation de montagnes. Elle est le dernier gradin des terres hautes qui se trouvent en profondeur. Mais comme elles offrent les points les plus élevés que nous voyons au nord du fleuve, je consentirai avec vous à leur donner le nom de montagnes et l'appellation si gracieuse de M. Garneau "les Laurentides."

Notre pays au nord du fleuve se trouve donc partagé en terres hautes et en terres basses ; en plaine brisée et rocheuse qui affecte le caractère montagnoux et en vallée basse, qui par son immense étendue se fait appeler plaine. Au midi du fleuve cette vallée basse prend une telle extension qu'on serait presque tenté en parcourant les prairies qui forment de ce côté le district de Montréal et celui des Trois-Rivières, on serait tenté de croire que le bassin de St. Laurent ne se compose que de ter-

res basses. Nous ne saurions trouver dans les environs de Montréal et plus haut en remontant, l'extrémité de cette vallée sans sortir de notre pays et pénétrer dans les États-Unis. Du côté du nord la vallée inférieure du St. Laurent n'a guères que cinq ou six lieues de largeur dans le Bas-Canada, et à peu près le double dans le Haut-Canada, jusqu'à la grande Baie de Manitoulin dans le lac Huron.

Le fleuve St. Laurent, le fleuve par excellence se distingue entre toutes les rivières par son immensité. C'est celui qui fait la prospérité, la beauté du pays et partout où il promène ses eaux, il est une source d'abondance et de richesses en même temps que d'admiration : et pour moi, plus que personne, le grand fleuve aux eaux vertes, au cours majestueux, à la mélancolique sublimité, est cher et sacré, et comme tous mes compatriotes, comme vous tous, je voudrais vivre sur ses bords et je regrette de m'en éloigner, à mesure que je m'avance dans l'intérieur des terres. Ses tributaires, de grandes rivières, arrosent pourtant ces terres intérieures ; elles viennent du fond du nord et de l'ouest confondre leurs eaux avec les siennes. Mais ce ne sont plus les eaux vertes, ni la même majesté, elles s'éteignent dans le grand fleuve, mais lui, l'océan lui-même vient au devant comme pour le chercher et lui souhaiter la bien venue, et pendant cent quarante lieues depuis le golfe, presque près des Trois-Rivières, le St. Laurent en mélangeant petit à petit ses flots doux et limpides avec les flots amers de l'océan, conserve son nom alors même qu'il fait déjà partie de la mer. On peut dire que le nom de St. Laurent est un nom collectif et qu'il comprend tout ce qui dépend du grand fleuve que j'aimerais mieux appeler le fleuve de Canada, comme l'on fait ceux qui l'ont découvert les premiers. Le nom du pays est sans doute venu de celui du fleuve qui l'arrose, car c'est lui qui fait le pays. Je me représente donc le fleuve du Canada, comme comprenant à l'est le golfe, et à l'ouest les grands lacs, et de toutes parts les rivières qui s'y déchargent ; le golfe parcequ'il est son embouchure même ; les lacs parcequ'ils sont sa source, et les rivières du nord et du midi, parceque c'est lui qui porte leurs eaux vers la mer.

Notre pays n'est donc que la création du grand fleuve ; il en est l'âme et le foyer vivant. Ce point de vue sous lequel je viens d'envisager le Saint-Laurent vous fait voir son importance dans la géographie de notre pays. Et sous le rapport social

n'est-il pas la grande voie de communication entre les peuples de toutes les contrées qu'il arrose; n'est-il pas l'intermédiaire entre la terre et la mer. C'est le long de ses rives que les fondateurs de cette colonie se sont établis, et qu'ils ont planté le drapeau de la civilisation; c'est en les suivant qu'ils ont parcouru tout le nord de l'Amérique et se sont répandus de toute part à l'ouest, et au midi; et c'est sur ses bords que se sont élevées et s'élèvent une foule de villes florissantes qui n'attendent que de vieillir un peu pour égaler en population et en richesses les premières de ce continent.

Les grandes rivières qui portent au St. Laurent le tribut de leurs eaux sont aussi des traits saillants quoique secondaires de la configuration du Canada et elles contribuent à la déterminer. C'est d'abord l'Outaouais aux eaux brunes qui vient de l'ouest, l'Outaouais aux milles cascades et au cour turbulent à travers les rochers; puis le Richelieu à la marche paisible entre des campagnes uniformes et fertiles; puis plus bas en approchant de la mer, le Saguenay encaissé entre des murailles de rochers de vingt lieues de longueur et au-delà, baignant des terres planes et riches qui n'attendent qu'une population de cultivateurs pour regorger de richesses agricoles. Les autres rivières du Canada quoique vastes aussi n'ont pas la même importance.

Le sol du Canada n'est pas aussi varié qu'on pourrait le supposer d'après sa vaste étendue. A l'exception de l'étroite lisière de terre d'alluvion qui borde les lacs et le fleuve depuis la moitié du lac Huron, jusque vers Québec, on peut dire que toute la partie située plus au nord est une plaine de terre sableuse reposant sur des rochers de granit, qui ne montrent leurs sommets que sur une largeur d'à peu près vingt lieues ainsi qu'on peut le voir en remontant le Saguenay depuis son embouchure. Mais sur le lac Supérieur, ces rochers se trouvent partout presque à nud ainsi que sur quelques parties de la rive nord du lac Huron; et les contrées que baignent ces lacs, privés de terres cultivables sembleraient condamnées à rester à toujours des déserts, si ces roches arides ne recelaient dans leurs entrailles des richesses minérales d'une importance incalculable pour la prospérité future du Canada. A l'exception de ces parties de l'ouest, la plaine haute arrosée par une infinité de lacs desquels sortent les grandes rivières qui affluent vers le fleuve du côté du nord, paraît susceptible de recevoir avec le temps et de nourrir

une vaste population qui en toute probabilité sera canadienne. Du côté sud du St. Laurent, ainsi que je l'ai déjà dit, la vallée basse du grand fleuve s'étend d'avantage et notre district de Montreal n'atteint pas ses limites; elle est aussi d'une plus grande largeur qu'au nord tout le long jusque vers le district de Gaspé. Et les seuls pays de terres hautes dans la partie du Canada dont je parle, sont ce même pays de Gaspé et une partie des townships de l'est comprise dans le district de St. François.

Nous venons de voir que la plus grande partie du Canada est parfaitement unie et se compose de pays plats susceptibles de culture; mais aujourd'hui encore la forêt vierge couvre plus des neuf-dixièmes de cette vaste surface qu'elle couvrirait toute entière il y a un peu plus de deux cents ans. En effet, Messieurs, deux siècles et un quart se sont écoulés depuis que les premiers colons européens sont venus s'établir dans ce pays d'une manière permanente; et cependant pour peu qu'on s'éloigne des bords du grand fleuve où ils se sont fixés, toute la contrée présente exactement le même aspect qu'elle présentait aux premiers navigateurs normands et bretons qui le remontèrent. Les conquêtes de la civilisation sur la nature ont donc été lentes, très lentes en apparence. Elles sont immenses néanmoins; mais ici comme en toutes choses, le grand fleuve a dominé la pensée et les efforts des hommes. Les établissements ont suivi son cours, et les défrichements se sont opérés sur ses rives. Le pays civilisé s'est étendu en longueur, et point du tout en profondeur. Dans cette distribution singulière et unique au monde les flots d'argent du fleuve paraissent en être bordés d'un étroit ruban de moissons dorées qui tranche sur le vert sombre des forêts de sapins.

Ce point de vue ne s'offre aux yeux de l'imagination que pendant la moitié de l'année. Car s'il est des beautés sans égales dans notre été à la surface du sol, son aspect est toute autre pendant le reste du temps, ou il est recouvert d'un linceuil blanc qui le revêt comme la parure de la mort. En été, car notre climat, ne nous accorde que deux saisons, en été, les nuances varient de mois en mois; les forêts les champs cultivés offrent des teintes infinies qui se succèdent, et s'effacent tour à tour. Mais l'hiver, une couleur uniforme, une blancheur éclatante règne sans interruption; tous les objets se ressemblent; on ne distingue plus, ni le cours des eaux, ni les champs, ni la terre, ni le lac, ni la forêt,

tout à disparu et l'épaisse couche de neige et de glace qui les *recouvre*, est seule devant nos yeux. Cette uniformité, cette monotonie de paysage persiste la même pendant quatre longs mois dans la partie du pays que nous habitons, et à peu près le tiers du Haut-Canada seulement possède un hiver moins rigoureux. Cependant, relativement au soleil, le Canada est placé sur la même ligne que le midi de la France, et n'est en aucune de ses parties aussi éloigné de cet astre que le centre de l'Angleterre. Il est impossible de se rendre compte de cette différence de température entre des pays situés sur la même parallèle ; la science qui explique aujourd'hui tant de mystères de la nature nous en dira peut-être plus tard les causes, à mesure que l'ensemble de l'univers sera plus connu et que les grandes lois de la physique du globe auront été l'objet d'études plus approfondies.

La rigueur et la longueur de nos hivers, en dominant la physiologie de notre pays lui donnent son caractère ; celui de toutes les contrées septentrionales, du reste, caractère âpre et sévère, mais empreint de grandeur et de sublimité, car partout où se fait sentir une grande puissance de la nature, ou elle règne seule et sans résistance, l'homme admire et s'efface. En effet, que peut l'homme contre le froid glacial qui l'environne de toutes parts, contre cette absence de vie dans la nature qui éteint presque sa vie propre. Il est presque mort lui-même, lorsque rien d'actif de vivant n'existe plus, ni dans le sol qu'il foule, ni dans les plantes qui le nourrissent, ni dans les eaux qu'il utilise. Il perd toute puissance d'action, et au lieu de maîtriser la nature, d'en faire l'esclave de son intelligence, il se tient vis-à-vis d'elle sur la défensive. Il est obligé de se prémunir d'avance contre ses rigueurs et de créer pour ainsi dire durant les quelques mois qu'elle est elle-même vivante et active, une nature factice qui lui aide à combattre la nature morte. Pendant l'été, la vie est partout, et les éléments inertes qui servent de point d'appui aux êtres qui végètent ou s'animent, sont à découvrir. Les eaux suivent leur marche sans contrainte, la végétation se déploie, et les animaux que l'homme a su plier à le servir, reprennent une espèce de liberté et ne dépendent plus de lui qu'autant que ses besoins le requièrent. Et c'est alors que l'homme lui-même à toute son énergie et qu'il peut employer les ressources de son intelligence, pour dompter la nature, assujettir ses forces actives et s'en servir pour ses besoins, son utilité,

ou son agrément. Soit qu'il laboure le sol, pour y semer le grain qui doit le nourrir, et qu'il moissonne ; soit qu'il dirige les eaux des rivières à travers de nouveaux canaux pour obtenir des forces plus grandes que celles de son propre bras, soit qu'il donne un aspect plus agréable au terrain en y imposant des plantations nouvelles, soit qu'il convertisse les fleuves et les lacs en grandes routes pour la facilité des voyages et du commerce. Tout cela il le fait pendant l'été et l'été seulement. Ce tems d'activité et de vie est trop court pour que l'habitant du Canada ne subisse pas plus fortement l'influence de l'hiver et cette léthargie uniforme de la nature pendant près de la moitié de l'année a déterminé dans son caractère des traits qui l'assimilent à quelques égards à celui du climat. Pourrait-il en être autrement ? les contrastes sont si grands entre le froid de janvier et les grandes chaleurs de la canicule, entre la monotonie triste et immobile des frimats, et la variété d'aspects de la nature vivante durant l'été. Aussi le canadien passe-t-il facilement de la peine au plaisir ; de l'indolence la plus complète à l'activité la plus infatigable. Et chez presque tous les canadiens n'y a-t-il pas toujours et en tout tems un peu de cette mélancolie qui rend grave et rêveur et par contraste beaucoup de cette gaieté expansive et riieuse qui donne l'apparence de légèreté ? C'est le climat qui nous fait ainsi, et nous ne saurions nous en défendre, puisque l'hiver est un tems de tristesse pour la nature et pour nous, d'indolence obligée, et que pendant l'été la nature s'anime, et l'homme travaille d'autant plus activement que le repos a été plus long.

Mais le trait de caractère le plus important que le canadien doit à l'hiver et à la rigueur du climat est cette force d'inertie, cette puissance de résistance qui lui permet de faire face aux influences les plus fortes. L'habitude de tenir ferme contre les lois impérieuses de la nature persiste et s'applique à toutes les autres influences contre lesquelles il a à lutter ; aussi les puissances d'un autre ordre, celles qui appartiennent à la politique, relativement à la nation et celles qui dépendent de la morale relativement à l'individu, les dangers publics et les accidents et périls que chacun rencontre dans la vie, le trouvent-ils toujours prêt à les affronter, soit qu'il entreprenne de les combattre, ou bien, que se sentant faible vis-à-vis d'eux, il leur présente un front impassible, les accepte sans plier, en se résignant à la nécessité de les

supporter et attendre qu'ils soient passés et que des circonstances meilleures se présentent, comme les beaux jours et le printemps après l'hiver.

Je viens, messieurs, d'esquisser le tableau physique de notre pays et de vous rappeler quelques traits du caractère national, qui ont de l'analogie avec la nature du sol et du climat. J'ai considéré le pays dans son ensemble tel qu'il est, et le caractère canadien tel qu'il me paraît être aujourd'hui et s'être formé depuis longtemps sous l'influence de la nature réelle et primitive des circonstances physiques. C'est dans les premiers tems de l'établissement du pays que cette influence a exercé son empire et ce sont les premières générations qui sont nées et se sont perpétuées en Canada qui se sont moulées à la nature. Celle-ci régnait toute puissante, en effet, lorsque les habitans étaient peu nombreux. Il leur a fallu se conformer aux exigences des lieux et du climat pour pouvoir y vivre ; et leurs efforts étaient nuls contre des forces qui ne cèdent jamais, ou ne se modifient tout au plus que quand les peuples sont devenus tellement nombreux que les forces propres de l'intelligence et de la pensée peuvent jusqu'à un certain point contrebalancer quelques-uns des effets de la puissance de la nature. Les canadiens n'en sont pas encore rendus là, et le fonds de leur caractère est aujourd'hui le même que celui des premières générations qui ont habité ce pays. Les autres populations qui sont venues ensuite partager notre sol sont encore trop nouvelles et ont conservé trop de relations avec leur pays d'origine pour s'y être identifiées aussi complètement et les renforts qu'elles reçoivent continuellement de l'Europe, les aide à se maintenir encore contre les influences locales qui pourtant les domineront à la longue et bientôt. Cependant elles sont également soumises, dès leur arrivée dans ce pays, aux lois imposées aux premiers habitans, car la disposition du terrain et le climat ont exercé sur la distribution des établissemens une influence qui persiste et domine notre état social et nos habitudes à l'empire desquelles les populations nouvellement établies parmi nous ne peuvent résister complètement.

Voyons donc qu'elle a été l'influence des lieux et du climat sur les établissemens formés dès le début de la colonisation française et continués avec quelques modifications jusqu'au tems présent. Mais avant de toucher ce point important, je dois vous prévenir qu'en étudiant les effets de la

distribution des établissemens sur le caractère national, j'accepte les canadiens tels qu'ils étaient à leur arrivée en Canada, c'est à dire des français, et que je n'examine que les influences directes de la nature en les appliquant à ce qu'ils sont devenus depuis. Je n'ai pas le dessein de vous peindre ces français, non plus que les institutions qu'ils ont apportées avec eux et qui se sont modifiées en changeant de pays, ces considérations appartiennent à l'ordre politique et leur étude nous entraînerait dans l'examen de questions qui sortent du cadre que je me suis tracé pour aujourd'hui. Il faudrait en même tems, rappeler les événemens historiques, les changements de domination, et l'introduction des lois nouvelles et d'un gouvernement différent, toutes choses dont l'influence est immense sur les établissemens, mais qui doivent être traitées à part et spécialement. Je ne parle aujourd'hui que de la nature physique du pays et de son influence sur les canadiens-français. Peut-être même, qu'en faisant la description du Canada, j'aurais dû omettre la Province supérieure, ou les canadiens n'ont pour ainsi dire que de petites colonies absorbées dans la masse des autres populations ; mais il fallait présenter le pays à votre esprit dans son ensemble, outre que notre histoire a eu pour théâtre toutes ces contrées et que les mêmes instincts de voyage et d'émigration, qui s'emparèrent des premiers canadiens, les porte encore à parcourir tout le Canada et à s'établir même dans tous ses recoins les plus reculés. Aujourd'hui, à proprement parler, notre pays, à nous canadiens, ne comprend que le Bas-Canada et s'étend sur le grand fleuve jusqu'à St. Régis seulement, mais il s'étend jusqu'à la source de l'Outaouais qui nous restera par la force des choses.

Le Canada fut fréquenté par les Français pendant un grand nombre d'années avant que l'on songeât à y former des établissemens fixes. En effet, ce pays n'offrait aucun attrait à des hommes à qui leur propre patrie restait ouverte et que l'espoir de faire fortune engagea seul aux expéditions lointaines. Le Canada n'avait alors d'importance que par les pêcheries du golfe et le commerce des fourrures à l'intérieur. Et c'est un trait remarquable de notre histoire que les hommes civilisés qui sont demeurés les premiers dans ces contrées, ont dû tant qu'ils ont été peu nombreux, mettre de côté tout ce que les progrès de la civilisation leur avaient enseigné pour reprendre le genre de vie des pre-

miers âges du monde. Ils se sont faits chasseurs, et pendant près de cent années personne ne s'occupa des travaux d'agriculture. Les Canadiens menaient une vie errante, presque semblable à celle des sauvages indigènes, qui ont ensuite disparu devant eux. Ils les suivaient dans leurs courses vagabondes, pour troquer des denrées européennes contre leurs pelleteries, et la subsistance de ces premiers colons consistait uniquement dans les produits de la chasse. Delà ces habitudes voyageuses des premiers canadiens, et quand survinrent les cultivateurs qui dépouillèrent quelques cantons des arbres qui les couvraient pour semer le grain à leur place, il y avait déjà une peuplade de colons tous chasseurs, dont les goûts persistèrent et passèrent aux habitants fixes pour ne jamais disparaître entièrement. C'est à cette époque et dans le cours du siècle suivant que se firent les grands voyages et les expéditions auxquelles s'adonnèrent les Canadiens ; et c'est dans ces premiers temps que se forma notre musique nationale et ces airs que nous nommons avec tant de vérité des *airs de voyageurs*. Car le voyage était toute la vie du canadien. Il parcourait incessamment des mille lieues de pays en suivant toujours le grand fleuve ou ses tributaires, et toujours naviguant en canot d'écorce sur ces routes limpides, il soulageait la monotonie de ses courses, par des chants dont les paroles étaient venues de France avec lui, mais dont les airs sont nés sur nos bords. Musique dont la mélodie s'harmoniait avec la nature et les aspects qui frappaient l'œil du voyageur, et dont la cadence résultait des mouvements et de l'action du chanteur. Cette musique, qui appartient au pays ne sera jamais remplacée pour nous par les œuvres des plus grands maîtres ; elle rappelle toute notre histoire et doit son origine aux impressions éprouvées dans les premiers temps, impressions sur lesquelles se sont moulés tous nos sentiments, car le goût dépend de la nature suivant les pays.

Ces établissements de chasseurs dont j'ai parlé couvraient un espace immense et avant même que Montréal fut fondée lorsque le site qu'occupe cette ville, aujourd'hui de cinquante mille âmes, était encore couvert d'une épaisse forêt marécageuse, des postes avaient déjà été formés dans toute l'étendue du Canada, depuis le fond du Saguenay jusqu'au détroit et au-delà du Lac Supérieur ; mais ceux qui les occupaient étaient toujours en mouvement ; ils ne faisaient que remonter et descendre les

rivières et traverser les lacs ; une curiosité infatigable les poussait à découvrir l'extrémité de ces cours d'eau qui semblaient se prolonger à l'infini à mesure qu'ils avançaient ; et arrivés au terme de leurs recherches, ils se sentaient encore entraînés au delà, car presque tous les fleuves de l'Amérique du nord se relient au St. Laurent et leurs sources en sont si peu éloignées que le canadien voyageur n'avait qu'à charger son léger canot sur ses épaules, pendant quelques lieues de marche, pour s'y embarquer et s'élancer encore sur les eaux vers des terres inconnues. Ces goûts et cette curiosité se sont perpétués de génération en génération jusqu'à nos jours. Tous les canadiens veulent voyager ; ils partent chaque année par milliers pour voir du pays comme ils disent et s'en vont dans les pays hauts, *rouler parmi les tribus sauvages, sous l'étoile du nord*, ou traverser les montagnes de Roches et peupler la Colombie.

C'est encore à cette époque que se sont déployées ces qualités militaires qui ont ajouté tant de lustre au caractère canadien et qui persistent encore mêlées au sang qui coule dans nos veines, au point qu'elles ont entraîné ces années dernières et retiennent dans le Mexique des bataillons presque entièrement composés de Canadiens, qui ont suivi partout le colonel Frémont dans les combats, après l'avoir accompagné dans ses voyages de découverte à travers l'Amérique.

Lorsqu'à la longue, le gouvernement français se décida à envoyer des cultivateurs pour se fixer dans la colonie, et y fonder des établissements durables, il dut consulter les exigences des lieux et du climat, et il le fit avec un tact et une justesse d'appréciation que les hommes politiques de nos jours ne peuvent s'empêcher d'admirer. Dans tous les cas, le plan des établissements était calqué sur le plan du pays et le grand fleuve fut la ligne dominante, celle à laquelle tout se rattachait. Québec fut fondée à l'endroit le plus étroit de la Rivière sur un cap qui en commande le passage. Montréal s'éleva à l'extrémité de la navigation maritime ; et un choix également judicieux présida à la fondation des autres postes importants, choix qui se rapporte toujours à la nature des eaux, et aux communications par les rivières. Voilà pour l'emplacement des villes. Maintenant pour la campagne. Les premières concessions se firent le long du St. Laurent, c'est là que le colon voulut fixer sa demeure et s'établir, c'est là que les défrichements ont

commencé. Tout y invitait en effet. La beauté du paysage, la plus grande fertilité du sol, et par-dessus tout la facilité des communications ; car le fleuve qui est aujourd'hui la grande route de tout le pays était alors le grand chemin et le chemin unique pour communiquer avec les voisins et avec la ville ; en été, en effet, on ne voyageait guère que par eau et en canot, ce que rapportent tous les mémoires du temps, et en hiver la glace offrait un chemin facile et rapide que l'on préférait encore aujourd'hui et qui sera toujours préféré à la route de la côte. Les concessions ont toutes été soumises à une loi remarquable et certainement peu favorable aux progrès de l'agriculture bien entendue. Néanmoins il ne faudrait pas accuser trop légèrement les fondateurs de la colonie. Ils durent obéir non seulement aux exigences des lieux et du climat, mais encore aux goûts et aux préférences des habitants.

Dans ces premiers temps, personne ne voulait s'éloigner des rives du St. Laurent ; et si, aujourd'hui encore, les terres qui le bordent ont une valeur plus grande que les autres terres, une valeur d'affection, j'ose dire, elles devaient à cette époque avoir un attrait beaucoup plus grand encore. De sorte qu'il fallait contenter ce goût uniforme et commun à tous. De là vient que toutes les concessions ont peu de largeur sur le front et une profondeur démesurément grande. Et cette règle suivie sur les bords du St. Laurent s'est étendue aux autres Rivières ; et a été appliquée non seulement aux concessions des Seigneuries, mais aussi aux terres dans quelques townships. Cet amour des bords du fleuve était tellement vif qu'avant même qu'un second rang de terres fussent occupées à une demi lieue du rivage, toutes les côtes du fleuve étaient peuplées d'un bout à l'autre du pays. Et ce n'est que depuis un demi siècle environ que les Canadiens ne trouvant plus de terres sur le front se sont décidés à s'avancer de quelques lieues dans l'intérieur. Les établissements se sont donc formés d'abord sur les côtes du fleuve et des rivières, et chaque habitant est venu bâtir sa maison le plus près possible du bord, afin de jouir du spectacle mobile des eaux qui étaient pour lui l'image du mouvement et de la vie ainsi que des relations sociales. Toutes les lignes qui limitent les propriétés ont eu le fleuve pour base, et en sont parties perpendiculairement, et comme ces lignes droites toutes rattachées à la dominante se sont continuées sans dévier vers l'intérieur, les rangées d'établissements se sont éche-

lonnées les unes derrière les autres en suivant les mêmes proportions dans la répartition du terrain ; de sorte qu'aujourd'hui le plan cadastral du Bas-Canada présente une échiquier formé de parallélogrammes à base très étroite sur une grande hauteur.

Le climat n'a pas influé d'une manière moins puissante sur cette distribution territoriale, à ce point que le plus grand nombre de ceux qui ont traité de ce sujet en font la seule cause de la forme de nos concessions. J'ai dû m'arrêter aux autres considérations que j'ai développées, parce qu'il me semble que le grand fleuve dominant tout le pays, on a dû le prendre pour point de départ et pour règle et qu'en effet les lignes de divisions des seigneuries sont fixées par les anciens règlements suivant le cours du St. Laurent et de l'Outaouais. Et puis, les noms attribués aux divisions territoriales ainsi qu'à certaines dignités expliquent souvent mieux que les raisonnements, la véritable nature des faits, surtout quand ces noms se perpétuent et deviennent non seulement d'un usage populaire, mais encore des désignations historiques et juridiques ; le mot "côte" employé pour désigner un rang d'établissements et de terres, est celui dont se servent le plus volontiers nos habitants ; et sous le rapport historique on trouve partout dans l'histoire de nos anciennes guerres, les milices désignées sous les noms de milice des côtes de Montréal, et milice des côtes de Québec ; et encore aujourd'hui, le banc que la loi réserve dans chaque église au commandant militaire de la paroisse, quel qu'éloignée qu'elle soit de toute Rivière, appartient suivant les ordonnances au premier capitaine, dit capitaine de la côte.

Le climat particulier du Canada, son long hiver, et l'abondance de la neige qui couvre le sol durant quatre mois de l'année ont exercé, je le répète, une très grande influence sur la manière, dont les habitants de la campagne ont placé leurs habitations, et si, sur le bord des rivières on a d'abord consulté leur proximité pour s'y fixer, on doit penser que les avantages qu'on retirait de cette méthode, relativement aux exigences de l'hiver, ont engagé à ne pas s'en départir à mesure qu'on s'avancait vers l'intérieur du pays. En effet, s'il est un ennemi contre lequel il a fallu que les Canadiens s'unissent pour se défendre c'est l'hiver, et si le froid et la neige sont si terribles pour une population entière, que deviendrait l'homme isolé, que deviendrait la famille vivant à l'écart dans une maison éloignée au milieu des champs, lorsque

tout à coup s'élève une de ces tempêtes de neige qui, poussée par une brise glaciale obscurcit l'air de ses tourbillons, comble tous les chemins et forme ces bancs immenses et mobiles qui s'élèvent jusqu'aux toits ; que deviendrait cette famille si alors la maladie ou la mort avait pénétré dans son sein ; si l'homme, le chef de la famille privé de force était étendu sur son lit entouré d'une faible femme et de jeunes enfans, que ferait cette famille ? elle périrait sans doute après avoir perdu son soutien ; et c'est ce qui arriverait tous les jours, si pour prévenir de pareils malheurs, les Canadiens ne s'étaient fixés sur leurs terres le plus près possible les uns des autres, et s'ils n'avaient par là établi ces relations de voisinage et cette facilité de se porter les uns aux autres un prompt secours, qui sont si utiles et même indispensables durant l'hiver.

Une pensée de police administrative a également présidé à cette disposition des habitations de la campagne. Dans les pays du nord autrement distribués que le nôtre, presque toutes les communications sont interrompues à plusieurs reprises et souvent pendant des semaines entières. Les chemins sont encombrés de neige et il faut attendre qu'il survienne un dégel à la suite duquel la neige forme une croute assez forte pour porter les chevaux. Alors seulement on peut se mettre en voyage ; au moins c'est ce que j'ai lu de la Suède et de la Russie. Grâce à ce que les habitans de nos campagnes ont tous leurs habitations sur une même ligne et le long des grands chemins et que les rangs ne sont jamais très éloignés les uns des autres, ces interruptions de longue durée ne sauraient avoir lieu dans les communications et il est impossible qu'un canton soit jamais pendant plusieurs jours, isolé du reste du pays. C'est là un avantage immense, et dont le prix ne se fait sentir qu'à ceux qui en sont privés. Des établissemens nouveaux du Saguenay se trouvent dans ce cas ; ils sont renfermés dans leur canton pendant tout l'hiver, faute d'un chemin bordé d'habitations, qui y conduise depuis le fleuve ; leurs pressantes demandes seront sans doute écoutées par le gouvernement, et on en reviendra, quoiqu'on en dise, à l'ancien système canadien de former des établissemens en ligne afin d'avoir des chemins d'hiver praticables. Cette distribution du pays en côtes et en rangs était donc conforme aux exigences de notre climat ; et elle a eu les résultats les plus utiles ; à ce point que les voyages sont beaucoup plus

nombreux en hiver qu'en été, et cela est dû à ce qu'ils sont plus faciles et plus rapides même qu'en cette saison, partout où l'on a pas à sa disposition ces puissans moyens de transport accéléré que la vapeur fournit alors, car ce moteur si puissant cède devant la rigueur de l'hiver et les modifications qu'il a apportées à notre manière de voyager ne se font sentir que durant la moitié de l'année. Aussi rien n'a été changé à nos moyens de communication pendant le temps que la terre est couverte de neige et que les fleuves sont glacés, depuis les premiers temps du Canada ; car le père Charlevoix dit que de son tems on pouvait aller de Québec aux Trois-Rivières en un jour ; et c'est le trajet que font nos diligences dans le même espace de temps.

Il n'est guères de pays où l'esprit de sociabilité se soit plus développé qu'en Canada, et il n'en existe certainement aucun où les relations de connaissance et de société s'étendent à de si grandes distances. Outre que notre nature française nous y portait instinctivement, la distribution des établissemens et les loisirs de l'hiver ne pouvaient manquer d'augmenter ce penchant de sociabilité qui se serait peut-être éteint dans d'autres circonstances. Tous les canadiens sont voisins les uns des autres et c'est le voisinage qui fait naître et conserve l'intimité qui existe entre eux ; elle se forme dans ces rencontres de chaque instant, dans ces visites journalières, dans cette réciprocité de bons offices qui en résultent. Or pour peu que vous ayez le goût de la société, et que ceux qui vous avoisinent d'un peu plus loin aient la même disposition, vous devenez visiteur amical et serviable ; et quand les visites sont rendues faciles par de bons chemins, elles deviennent fréquentes, elles vont encore plus loin, et la société s'agrandit et couvre un plus grand espace, à mesure que le nombre des amis augmente. J'allais dire, le "cercle des amis," j'ai tort, messieurs, de me servir de ce mot par rapport à la sociabilité de notre pays, cette expression n'est applicable à la campagne, qu'aux pays où les habitations sont disséminées sans ordre sur la surface du terrain ou groupées en villages et en hameaux, comme dans toute l'Europe. Il en est autrement dans notre pays. Les canadiens sont tous en ligne et par rang, et c'est là la véritable cause de l'extension et de la généralisation des relations sociales.

Par cette disposition particulière des habitations, il n'y a pas un seul canadien qui

n'ait un voisin assez rapproché pour se rencontrer avec lui et lui causer plusieurs fois le jour, et en même tems il n'est pas un seul groupe d'habitations qui soit assez isolé pour que les habitans fassent bande à part. Aussi arrive-t-il que les habitans d'une paroisse, d'un comté tout entier et jusqu'à de grandes distances au-delà, se connaissent presque tous, se visitent et se fréquentent constamment. Ces relations s'étendent aussi par des alliances formées au loin. Le canadien va très souvent chercher une épouse au-delà de sa paroisse et établir l'intimité entre sa famille et celles dans laquelle il entre; les liens se resserrent ainsi entre les habitans de parties les plus lointaines du pays, des communications fréquentes ont lieu entr'eux et ils ne peuvent jamais devenir étrangers les uns aux autres. A cette disposition des habitations en ligne continuelle d'un bout à l'autre du pays, et de la facilité des communications qui en est la conséquence, ainsi que je viens de le dire, est dû un avantage plus précieux encore: et qui est le complément de tous les autres. Je veux parler de cette uniformité de mœurs, d'habitudes et de langage qui s'est établie et se maintient dans tout le pays. Uniformité si grande qu'elle fait l'admiration de tous les voyageurs qui l'ont parcouru. Le canadien de Gaspé est le même que celui des bords de l'Outaouais, celui de Beauharnais le même que le montagnard du Saguenay. Et cette uniformité dans les mœurs, les habitudes et le langage qui n'est que le résultat de la distribution des établissemens suivant les exigences du terrain et du climat, est d'autant plus admirable, qu'elle entraîne cette unanimité de sentiment et de pensée, qui font de tous les Canadiens pour ainsi dire un seul homme. C'est un peuple qui semble n'avoir qu'un même cœur et qu'un même esprit, et c'est là le plus beau trait dont il puisse s'enorgueillir. C'est à la fois sa vertu et sa force et sa sauve-garde, c'est là le principal avantage que nous retirons de cet ordre admirable; il en est un autre messieurs, qui répand le charme sur notre existence de tous les jours, qui fait des Canadiens de la campagne un peuple poli, un peuple bien élevé, c'est celui de voir la femme mêlée en tous tems à la société des hommes, de la voir dirigeant la conversation, répandant la douceur et l'aménité dans nos mœurs; et cela encore est dû à ces relations de voisinage, à cette facilité de communications qui permet à chaque canadien de pénétrer dans la famille de son voisin, à sa femme, à sa fille

d'y connaître la femme et la fille de son voisin, et de s'inspirer tous ensemble de leur douceur, de leur grâce et de leur beauté, et de réfléchir ces impressions si tendres dans tous les faits de la vie.

Je n'ai pas parlé des villes et des villages, qui ont cependant une grande importance aujourd'hui que la population du pays est devenue considérable. C'est que je considère cette suite d'habitations qui bordent le fleuve et les rivières du Canada comme formant un seul tout, une immense ville dont Montréal, Québec, Trois-Rivières et les autres villages ne sont que des quartiers plus peuplés, réservés aux marchands et aux artisans ainsi qu'aux fonctionnaires publics. Du reste, pour ce qui concerne les Canadiens, les seuls dont je m'occupe, les villes et les villages ne sont pas ce qui intéresse le plus, car le nombre de leurs habitans est faible, plus faible que partout ailleurs, comparé à la population de la campagne, et ils se recrutent de cette dernière. Les villes ont d'abord été fondées dans ce pays pour servir de postes militaires et subvenir aux besoins de la campagne sous le rapport de l'administration et de la justice; puis elles ont grandi et sont devenues des centres de commerce, parcequ'il était impossible que les marchands fussent éloignés les uns des autres et que l'acheteur n'eût pas un lieu de rendez-vous, pour y faire l'échange des produits du sol contre ceux de l'industrie. Dans un pays colonial comme le notre, où il n'y a qu'un petit nombre de fabriques, où les articles manufacturés viennent du dehors, la population ouvrière est insignifiante, et les villes n'existent que pour la campagne et par la campagne. Il en est de même des villages; ils ne se sont formés que des habitations des hommes de profession et de métier, qui desservent la population rurale, le curé, le notaire, le médecin, les artisans; les marchands qui servent d'intermédiaire entre le producteur et l'exporteur sont venus se grouper autour de l'église; il n'y a pas de différence entr'eux et le cultivateur qui leur parle chaque jour. A cet égard et par rapport aux Canadiens l'exergue d'un de nos journaux est d'une vérité frappante en disant, "Or c'est la campagne qui fait le pays et c'est le peuple de la campagne qui fait la nation."

C'est aussi chez les habitans que se trouve le caractère national dans toute sa pureté. Pourrait-il en être autrement puisque c'est sur eux que la nature exerce le plus directement ses influences de tous

les genres ? Ils sont plus à portée de subir les impressions des objets dont ils sont constamment environnés, et ils les reçoivent sans intermédiaire et sans modifications. Ils dépendent du sol qu'ils exploitent, des rivières dont ils habitent les bords, ils ont toujours sous les yeux la vaste étendue de l'horizon, la verdure des forêts, l'éclat du ciel ; et mieux que personne, ils connaissent l'hiver et ses frimats, et les vents glacés du nord. L'histoire de tout les peuples confirme cette opinion, et partout chez les nations détruites, les habitants de la campagne ont conservé le type des ancêtres dont la puissance est renversée. C'est dans la campagne de Rome que vivent encore des hommes qui ressemblent aux fameux dominateurs de l'ancien monde. Les vallées de la Thessalie et de l'Épire ont conservés des Hellènes qui ont reparu de nos jours semblables aux grecs d'Athènes et de Sparte, et le vrai type gaulois se montre encore partout en France loin des villes dont les habitants subissent toujours en tous pays les influences modificatives du contact des étrangers.

Telle est, messieurs l'influence que la disposition du sol et la nature du climat ont exercé sur les établissements, et par contrecoup sur le caractère national. Ces analogies sont toutes naturelles, et d'autant plus exactes que les institutions humaines n'ont pas essayé de les combattre ; au contraire, les réglemens, les lois semblent avoir été dictées par des hommes éclairés et philosophes, qui, la terre et le ciel devant les yeux, ont voulu qu'ils leurs servissent de règle et de guide. Les préjugés antérieurs, les coutumes, les habitudes de leur pays, de la terre, du climat où ils avaient vécu, n'ont pu rien sur eux ; et c'est un hommage que nous devons aux premiers fondateurs du Canada civilisé, de reconnaître la justesse de leur coup d'œil et la grandeur de leurs vues, en découvrant des terres nouvelles, et en se conformant aux exigences de la nature dès le début des établissements qu'ils y ont formés. Leur pensée, l'ordre qu'ils ont établi d'accord avec la nature ont dominé presque sans modification jusqu'à aujourd'hui ; les législateurs de notre temps suivront-ils leurs traces ? De là dépendent nos destinées futures. Pour nos destinées passées, en mettant de côté les faits humains, le gouvernement, le changement de quelques unes de nos institutions, le mélange des populations, nos destinées, celles qui dépendent des faits naturels que

j'ai décrits ont suivi leur cours ; elles n'ont pas été froissées et n'ont pu l'être, notre pays est encore trop nouveau, la nature produit encore des impressions trop puissantes pour être combattues.

La population canadienne s'est décuplée depuis cent ans ; toujours sociable, toujours unie, toujours uniforme dans son langage, ses usages, ses goûts, elle occupe toutes les côtes du St. Laurent depuis le golfe, et toute la vallée basse du grand fleuve, jusqu'aux terres hautes au nord et sur une largeur égale au midi, et depuis que des faits humains auxquels néanmoins les canadiens n'obéissent pas entièrement leur ont interdit d'occuper les rives du fleuve au delà des limites du Bas Canada et les bords des lacs, ils ont suivi les autres Rivières et leurs habitations toujours en ligne, toujours rapprochées les unes des autres, ornent les bords du Richelieu, de la Chaudière, de l'Outaouais, et enfin et tout dernièrement les rives reculées du Saguenay pour arriver auxquelles il leur faut franchir vingt lieues de rochers inhospitaliers et inhabitables. Les rangs pressés d'établissements qui s'échelonnent derrière ceux qui ont été formés les premiers, reculent tous les jours vers l'intérieur, et ne doivent pas s'arrêter. Nos établissements sont déjà rendus sur l'Outaouais jusqu'à quatre-vingt lieues en remontant depuis Montréal, ils rejoindront bientôt le lac Huron toujours en suivant le cours des eaux ; le Saguenay est la grande route de toutes les terres intérieures ; et cette plaine élevée sera bientôt envahie par les Canadiens. Ils s'y porteront en foule, quand la propriété du sol pourra leur être acquise avec facilité ; et la patrie canadienne restreinte au midi et au sud-ouest s'étendra vers le nord ; et partout sur tous ces vastes espaces, le canadien obéira aux mêmes influences naturelles qui l'ont dominé jusqu'ici, partout il portera ses usages, ses coutumes, son caractère sociable et son unanimité de cœur et de pensée.

En exprimant cette espérance que la patrie canadienne s'étendra dans ces régions, jé ne crois pas, messieurs, m'abandonner à une illusion vaine ou présomptueuse. Tout dans notre caractère indique que nous sommes assimilés à notre sol, à notre climat, et à la distribution de nos établissements conformes eux-mêmes à la nature du pays. Le sol de la patrie nous est cher, nous y sommes attachés par tous les liens depuis deux siècles ; notre tempérament est fait à la rigueur des hivers, et notre instinct de sociabilité nous empêche de

nous en éloigner en grandes masses, quoique d'autres causes obligent beaucoup de canadiens à sortir isolément du pays dans le tems présent. Où irons nous donc maintenant que nos terres deviennent trop étroites pour contenir la surabondance de notre population rapidement croissante, où irons nous ?—Vers le nord, messieurs ; et de proche en proche, sans jamais consentir à être trop éloigné du voisin, nos établissemens suivront le cours des rivières, les bords des lacs, et s'étendront sur de vastes espaces sans cesser d'être contigus, sans que jamais un canadien soit privé de la société, du secours d'un autre canadien.

Cette patrie plus étendue sera en tout point la même que la patrie d'aujourd'hui sauf plus d'espace pour le terrain et plus de nombre pour les hommes. Le nord du Canada, sera le domaine des canadiens-français, tout le nord. Eux seuls aimeront à y vivre. En effet, remarquez les populations qui arrivent chaque année par milliers dans notre pays, elles s'en vont vers l'ouest et le midi, elles suivent la route du grand fleuve, jusque au-delà de nos limites ; les efforts du gouvernement de l'Angleterre, malgré les lois modernes d'établissement qui sont toutes en faveur de l'émigré ne peuvent le retenir dans le Bas-Canada et le nombre de ceux qui s'y fixent

diminue chaque année, excepté dans les villes, ou j'ai dit que ne résidait point la force d'un peuple. Le Bas-Canada, la campagne nous restera donc, et ne cessera de s'étendre et le nord sera à nous. Quelques soient les événements, d'ici à vingt-cinq ans, la patrie canadienne comptera plus d'un million d'enfants du sol, et quel fait humain, quelle puissance au monde pourrait éteindre, anéantir ce peuple, défendu par cette force d'inertie qu'il possède à un si haut degré et qui lui permet de résister à toutes les influences, par cette sociabilité qui lui donne l'unanimité, l'union, et la force, et par-dessus tout défendu par cette position isolée vers le nord, à l'extrémité d'un continent, position inexpugnable presque de tous les côtés ; qui fait ressembler le Canada à une île bordée de toutes parts de bancs de glaces redoutés de l'envahisseur. Telles sont les raisons sur lesquelles je fonde mes espérances et qui me font croire que, grâce à notre sol et à notre climat, grâce au caractère et à l'état social qui en résultent, ainsi qu'à notre isolement, notre nationalité, ne périra pas, que le peuple canadien ne s'effacera pas de la terre, mais qu'il aura une longue durée et survivra à bien d'autres nations qui croient leur existence et leurs destinées éternelles.

GUILLAUME LEVESQUE.



CONTEMPORAINS ILLUSTRÉS.

CHARLES-ALBERT.



CHARLES-ALBERT, roi de Piémont, est né le 20 octobre 1798. Il a donc près de cinquante ans. Des liens nombreux de tradition, de famille et d'éducation le rattachent à la France. Son grand-père a été lieutenant-général au service de France. Son père, le dernier prince de la maison de Savoie-Carignan, a été élevé en France, au collège de Sorrèze. Sa mère, princesse de Courlande, humiliée de se voir éloignée d'un trône occupé par la branche principale de sa famille, avait embrassé avec ardeur les idées de la révolution française. Elle fit élever son fils dans un des lycées de l'empire. Les premières impressions de la jeunesse ont exercé sur son caractère une influence qui, malgré beaucoup d'obscurité, dure encore, et qui commence à se manifester.

En 1814, le chef de la maison de Savoie, Victor-Emmanuel, rentra dans ses Etats. Le jeune prince de Carignan l'y suivit. Séparé du trône par deux princes, Victor-Emmanuel et Charles-Félix, le prince de Carignan n'avait pas l'espoir d'y jamais monter. Cependant il s'adonna avec ardeur aux exercices militaires. En 1816 (étrange prévoyance de la destinée !) il épousa la fille du grand-duc de Toscane sœur du grand-duc actuel, et dont il a eu deux enfants (le duc de Savoie et le duc de Gènes).

La vieille république de Gènes venait, comme chacun sait, d'être réunie au royaume de Piémont. Cette annexion forcée soulevait d'indignation tous les cœurs génois. Cependant le jeune prince de Carignan fut bien accueilli dans la haute société de la ville, et il y forma des liaisons intimes avec la jeune noblesse.

Un double mouvement commençait alors au-delà des monts : tendance nationale, tendance libérale. Les uns voulaient d'abord reconstituer le royaume d'Italie, sauf

à donner ensuite à la patrie communes les institutions nécessaires ; les autres voulaient arriver à l'indépendance par la liberté. En un mot, pour ceux-là l'indépendance nationale était tout à la fois le but et le moyen ; ceux-ci regardaient la liberté comme moyen, l'indépendance comme but. Placé au point de jonction de ces deux courants, Charles-Albert participait au premier, il surveillait le second, plus disposé peut-être, dès-lors, à s'en servir qu'à le servir. Jeune, brave, éclairé, instruit, aimé de l'armée piémontaise, au commandement de laquelle il pouvait aspirer, et qui devait être le noyau de l'armée nationale italienne, il était le point de mire et l'espérance de l'Italie tout entière.

Arrive 1821. La révolution éclate à Turin et à Naples. Si l'élément national et l'élément libéral eussent marché d'accord, le triomphe était certain. Mais celui-ci efface l'autre ; il veut imposer au bon vieux roi la constitution espagnole de 1812. Le roi refuse, abdique, et se retire à Novare avec son frère. Malheureuse scission ! L'hésitation alors se met partout. Entre le parti libéral qui le pousse en avant et l'armée qui balance entre le vieux roi et lui, privé du point d'appui et de la force sur lesquels il avait compté, menacé d'ailleurs par Charles-Félix qui s'avance de Novare avec les troupes restées fidèles à la cause royale, le prince de Carignan sort de Turin et se réfugie à Milan. Il y fut reçu avec insulte. M. de Bubna, commandant en chef de l'armée autrichienne, présenta le fugitif à ses officiers, en leur disant : « Messieurs, voici le roi d'Italie. » Ceux qui connaissent Charles-Albert savent, malgré sa dissimulation profonde, combien profondément est gravé dans son cœur le souvenir de cette insouance.

Sa situation était difficile. Suspect au parti libéral, dont il avait trompé l'espoir, il ne l'était pas moins aux maîtres de l'Italie, dont il avait inquiété la domination. Après une courte retraite consacrée à l'étude, il sentit la nécessité de se créer en

Europe un puissant appui. La France était voisine. Malgré la chute de Napoléon, ses intérêts étaient toujours hostiles à ceux de l'Autriche en Italie. Charles-Albert demanda et obtint du gouvernement français l'autorisation de faire la campagne d'Espagne sous le duc d'Angoulême. Que cette démarche fût habile au point de vue politique, on ne saurait le nier. S'il ne l'eût pas faite, Charles-Albert ne régnerait probablement pas aujourd'hui. Mais, au point de vue moral, l'histoire la lui reprochera. Quoi qu'il en soit, le prince de Carignan se comporta bravement en Espagne. A la prise du Tracadero, il passa le fossé plein d'eau avec les grenadiers de la garde royale et pénétra des premiers dans les retranchements espagnols. Et, comme il y avait perdu ses épaulettes, le 6^e régiment de la garde lui décerna les épaulettes de grenadier français. Encore aujourd'hui, le roi de Piémont fait gloire de ce souvenir.

Cette campagne contre la liberté lui ouvrit la cour de Turin, mais non le cœur du roi. Le roi son oncle et l'Autriche voyaient toujours dans l'avenir un nouveau 1821, et tous deux formèrent de concert le projet de dépouiller le prince de Carignan, et de faire passer la couronne Piémontaise sur la tête du duc de Modène, gendre du feu roi Victor-Emmanuel et chef de la maison d'Este, conséquemment dévoué de cœur à l'Autriche. Instruit de ce projet, le gouvernement français le traversa, et le pape d'alors, Pie VIII, en fit un cas de conscience au vieux Charles-Félix. En 1831, celui-ci meurt, et Charles-Albert monte enfin sur le trône. Au milieu de l'Europe troublée, la position du nouveau roi n'était point commode. Que faire ? De quel côté se tourner ? Appuiera-t-il les mouvements du libéralisme ? Mais il ne peut encore résister seul à l'Autriche ! Obtiendra-t-il le secours du gouvernement français ? Mais les doctrinaires qui gouvernaient la France en 1821 sont encore au pouvoir ; ils recherchent les bonnes grâces de l'Autriche : impossible de compter sur eux. Charles-Albert se décide à attendre, et il fait avec l'Autriche un traité d'alliance offensive et défensive.

Assuré dès lors de se maintenir au dédans, il prépare les moyens de l'avenir. Il organise activement son armée ; il améliore ses finances à ce point qu'elles sont aujourd'hui les premières de l'Europe ; il réforme le code civil, rachète en Sardaigne les droits féodaux et y fonde des colonies agricoles ; un chemin de fer dirigé de

Gènes vers les lacs, et décrété et exécuté malgré la volonté de l'Autriche ; l'Autriche prend ombrage des congrès scientifiques qui promènent dans toute l'Italie la pensée italienne, Charles-Albert les encourage ; les écrits d'Azolio sont reçus en Piémont ; le livre de Gioberti contre les jésuites y circule librement ; et le roi médite la reformation des ordres religieux.

Cependant quelques conspirations avaient éclaté çà et là. Qu'elles fussent imprudentes, prématurées, inutiles ou même nuisibles à la cause italienne, nous le voulons bien ; mais on a justement reproché à Charles-Albert l'excessive dureté de ses répressions.

Cependant un grand événement s'accomplit : Pie IX monte sur le trône pontifical ; l'Italie s'ébranle. Que fera le roi de Piémont ? Pendant une année entière il observe. Mais, quand les Autrichiens occupent Ferrare, quand, à la voix du cardinal Ciacchi, le mouvement prend une couleur plus nationale que libérale, Charles-Albert se déclare ; il fait offrir au pape le secours de son armée ; il couvre également la Toscane ; et, pour cimenter cette association de la force morale et de la force militaire, il propose au pape et au grand-duc de Toscane un traité d'union douanière. Puis il semble enfin comprendre que l'élément national a besoin du concours de l'élément libéral, et que le moment est venu de réaliser les améliorations intérieures.

Deux influences divisent son conseil. M. de Villamarina y représente le progrès M. de la Margarita, l'absolutisme. Voullant écarter les obstacles aux réformes qu'il médite, et s'en assurer personnellement l'honneur, Charles-Albert éloigne à la fois MM. de Villamarina et de la Margarita, et il appelle auprès de lui M. de San-Marsane, homme modéré, d'opinions libérales, aimé à Rome pour l'ardeur de son catholicisme et fort considéré à Naples où il était naguère comme ambassadeur. Alors tout se développe : un traité, où pour la première fois, on parle de l'indépendance et de la dignité italiennes, est signé à Turin. On laisse voir que cette convention commerciale est le fondement d'une confédération politique ; les manifestations nationales et libérales de Rome et de Florence sont soigneusement enregistrées dans les feuilles piémontaises, et on négocie l'arrangement amiable des difficultés pendantes entre la Toscane et Modène, et l'accession de Modène, Parme et Naples à l'union douanière italienne.

Celle de Naples est déjà obtenue, dit-on. Enfin, si nos renseignements sont exacts, Charles-Albert prend vis-à-vis de l'Autriche une attitude de plus en plus ferme et froide. L'ambassadeur d'Autriche, appuyé, dit-on, de ceux de France, de Russie et de Prusse, lui ayant fait des représentations sur sa conduite politique, il avait répondu : "Le moment est venu, messieurs, où l'Italie fera ses affaires elle-même." (*L'Italia farà da se.*)

Telle est, en résumé, la vie du roi de Sardaigne. Il y a, dans son éducation et dans les complications politiques de sa jeunesse, des causes et des effets inexplicables pour ceux qui n'ont pas suivi avec une attention soutenue la marche qu'il a adoptée. Tour-à-tour il a été l'espoir des patriotes italiens et l'objet de leurs malédictions, le paria des aristocrates couronnés de 1821 à 1831 et leur idole quand on l'a

cru à jamais enchaîné à l'Autriche. Cette puissance ne lui a jamais pardonné ses aspirations de 1821, et lui ne lui pardonnera jamais ni les insultes de cette époque ni les négociations de 1828. Aussi s'est-il, depuis quelques années, lié de plus en plus intimement avec la Prusse et l'Angleterre. Plus clairvoyant que le gouvernement français, il a compris que les événements de Suisse étaient pour lui une force contre l'Autriche; il s'est abstenu de prendre part aux manifestations diplomatiques contre la Diète. Il a su attendre; les événements se sont développés; l'occasion est venue d'éclairer quelques obscurités fâcheuses, quelques sanglantes contradictions; et l'ancien lycéen français peut, s'il le veut, jouer un rôle immense dans ce pays, qui, depuis six cents ans, attend une volonté, un bras, une épée.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

ABD-EL-KADER.



Nous trouvons dans un livre fort intéressant qui vient de paraître sous le titre de *La Grande Kabylie, études historiques*, par M. Daumas, colonel de spahis, directeur central des affaires arabes à Alger, et M. Fabar capitaine d'artillerie, ancien élève de l'école polytechnique, de curieux détails sur Abd-el-Kader, et particulièrement sur ses premières expéditions dans la Kabylie.

Ab-el-Kader est né vers 1802. Son père, le marabout Mahy-ed-Din, prépara ses destinées, en faisant circuler quelques récits de visions où était annoncée sa future grandeur. Ces bruits, joints à la manière dont le jeune homme prédestiné se distinguait dans ses études à Oran, éveillèrent la défiance du gouvernement turc. Grâce à l'intervention des grands chefs

arabes, les deux suspects obtinrent la faveur d'être oubliés pendant qu'ils iraient faire le pèlerinage de la Mecque. La petite caravane s'embarqua à Tunis pour Alexandrie.

Le jeune Abd-el-Kader puisa, dans ce qu'il vit en Egypte, des notions qui se gravèrent fortement dans son esprit. Les pèlerins, après avoir visité, à la Mecque, la *chambre de Dieu*, firent une excursion jusqu'à Bagdad, pour y voir la tombe du plus illustre marabout de l'Isilan. Ils y arrivèrent accablés de fatigue et de chaleur. Ils allaient en franchir le seuil, quand tout à coup un nègre sortit du tombeau et leur offrit des dattes, du lait et du miel; mais ils n'eurent pas plutôt mangé une seule datte que leur faim se trouva rassasiée.

Le lendemain, pendant qu'Abd-el-Kader était allé faire paître les chevaux, le même nègre se présenta de nouveau à Mahy-ed-Din, et lui demanda d'une voix sévère où était le sultan. "Seigneur, il n'y a pas de sultan parmi nous," répondit Mahy-ed-Din;

nous sommes de pauvres gens craignant Dieu et venant de la Mecque.”—“Le sultan, reparti son interlocuteur avec autorité, est celui que vous avez envoyé conduire vos chevaux dans la plaine, comme si ces fonctions convenaient à l'homme qui doit un jour commander tout le Gharb.” Et comme le marabout lui présentait que ces imprudentes paroles attireraient sur eux l'attention dangereuse des Turcs, l'inconnu compléta sa prédiction en ajoutant : “Le règne des Turcs touche à sa fin.”—Telle est la légende populaire qui contribua tant, par la suite, à la grandeur d'Abd-el-Kader.

À leur rentrée en Algérie, vers la fin de 1828, Mahy-ed-Din et son fils, comprenant bien que l'époque n'était pas encore venue, cherchaient à se faire ignorer du pouvoir, tout en se conciliant de plus en plus la vénération du peuple, par des aumônes, une conduite exemplaire, une piété très apparente et une affectation de simplicité qui ne s'est jamais démentie même au sein de la plus brillante fortune.

En 1832, Abd-el-Kader se distingua par son sang-froid et son audace dans plusieurs combats près d'Oran. Il eut un cheval tué sous lui, et sa réputation ne cessa de grandir. Les chefs de trois importantes tribus offrirent le pouvoir à Mahy-el-Din, pour lui-même ou pour son fils. Un marabout célèbre âgé de cent ans, appuya ces sollicitations par le récit d'un songe où le jeune Abd-el-Kader lui était apparu sur un trône et rendant la justice. Mahy-el-Din fit appeler son fils et lui demanda comment il entendait l'exercice du pouvoir et de la justice. Abd-el-Kader lui répondit : “Si j'étais sultan, je gouvernerais les Arabes avec une main de fer, et si la loi ordonnait de faire une saignée derrière le cou de mon propre frère, je l'exécuterais des deux mains.” À ces mots, Mahy-el-Din prit son fils par la main, et sortant avec lui de la tente, qu'entourait une foule inquiète, il s'écria : “Voilà le fils de Zohra, voilà le sultan qui vous est annoncé par les prophètes !” Aussitôt s'élevèrent des acclamations unanimes. La musique des anciens beys fut amené de Mascara, pour donner plus d'éclat à la fête, et d'innombrables cavaliers la célébrèrent par leurs *fantasias*. Cette fête se passait à Gresibia, le 22 novembre 1832. Le héros en était un jeune homme de vingt-huit ans, au front pâle, au regard inspiré, au vêtement simple, à la physionomie majestueuse. Il montait un cheval

magnifique, et toute sa richesse numéraire consistait en quatre oukys (1 fr. 25c.) noués dans un coin de son kaïth, à la manière des Arabes. Un chef l'en plaisanta et il répondit en riant : “Dieu m'en donnera d'autres.” En effet, on vint de toutes parts lui offrir des cadeaux magnifiques.

La splendeur d'un si beau jour n'éblouit point le jeune Abd-el-Kader. Trois tribus l'avaient proclamé, une seule peut-être avec un dévouement inaltérable, parce qu'il en était sorti. “Les autres, disait Mahy-el-Din, sont mes habits ; les Hachems sont ma chemise.” Abd-el-Kader proclama la guerre sainte pour rallier toutes les tribus rivales. Il envoya de riches présents au sultan du Maroc, Abd-el-Rhaman ratifia l'élection du peuple, et comme chef de la religion prescrivit d'obéir au promoteur de la ligue contre les infidèles. Le traité qu'Abd-el-Kader conclut avec le général Desmichels fut la principale base de sa fortune ; ce fut le chef-d'œuvre de sa politique et le triomphe de l'astuce barbare sur l'inexpérience civilisée. Dans le traité de la Tafna, les Français eux-mêmes lui décernèrent le titre d'Emir-el-Moumenin, commandeur des croyants.

Mais il ne suffisait point de s'asseoir, l'aventureux, émir voulait également s'étendre.

Il convoitait surtout la grande Kabylie, et par mille raisons. Il y voyait un magasin d'armes, un peuple opiniâtre et belliqueux, le mariage d'un sol riche en produits et en métaux avec une race laborieuse, qui, sachant se suffire à elle-même, pouvait alimenter, éternellement la guerre. Il appréciait surtout les grandes difficultés topographiques de ce pays. Jointes à sa proximité d'Alger, elles le rendaient, pour la rapidité de l'offensive comme pour la sécurité de la retraite, un admirable foyer d'entreprises contre la Mitidja. Il sentait que d'une position semblable, il pourrait chaque jour et sans risque frapper au cœur de son ennemi.

Arrêté par la résistance des Zouathnas, il veut épouvanter ses ennemis par un exemple terrible. “Portez, dit-il, aux chefs, ma lettre et mon chapelet et faites au plus tôt rentrer l'amende que j'ai frappée sur les Zouathnas.” La lettre et le chapelet furent promenés dans tous les villages. “Le Tell, le désert, tout le monde a reconnu mes lois, dit l'émir à ceux qui lui apportent le tribut, et a payé comme vous le faites.—Nous le pensons, répondent ceux-ci, et nous nous soumettons. Vous êtes le

couteau, nous la chair ; taillez donc comme il vous plaira.—S'il en est ainsi, ajoute Abd-el-Kader, apportez au plus vite ce qu'il vous reste à me donner.—Demain, vous serez satisfaits, reprennent-ils, mais nous n'avons plus d'argent ; permettez-nous de libérer avec des bœufs, des moutons et des bêtes de somme.—C'est bien, réplique Abd-el-Kader, j'accepterai tout ce que vous m'amènerez."

Cependant le redoutable émir ne bornait pas là sa vengeance. Ses troupes attaquent à l'improviste la tribu des Zouathnas. "Justice ! justice ! justice ! se met à crier le peuple. Nous étions occupés à réunir ce que le sultan exigeait de nous : vous nous avez trahis." Les soldats répondent : "Que parlez-vous de justice, vous qui vous êtes déclarés les serviteurs des chrétiens ! Le sultan n'est pas venu pour prendre vos biens, mais vos têtes ! " Aussitôt commence une horrible boucherie. Abd-el-Kader se fait amener El-Beyram, le chef de cette malheureuse tribu, qu'on lui présente sous le titre ironique de caïd des chrétiens. " Ennemi de Dieu lui dit l'émir, comment as-tu pu marcher sur ta religion au point d'accepter l'investiture de l'infidèle ?"—" Ces reproches m'étonnent, répond El-Beyram avec fierté : n'es-tu pas toi même à leur service, toi qu'ils ont grandi, toi qu'ils ont élevé ou point de pouvoir manger aujourd'hui le pays en longueur et en largeur."—" Vil impie ! cria l'émir en fureur, oses-tu me parler de la sorte ? Par le Tout-Puissant, qu'on me fende à droite et à gauche la bouche qui a pu prononcer les infâmes paroles que vous venez d'entendre. " Aussitôt les chaouchs se précipitent sur El-Beyram ; l'ordre barbare est exécuté à coups de couteaux, et l'on conduit ensuite cet homme, qui n'avait pas poussé un cri, pas exprimé une plainte, au *bach-oudu* (chambre des têtes), où il est décapité.

Après cette expédition, Abd-el-Kader se tourne contre la tribu des Ameraooas. " Je vous avais, dit-il recommandé mon khalifa Ben-Salem ; vous-mêmes l'avez choisi pour votre chef. Cependant j'apprends que vous lui suscitez des embarras. Cette conduite est reprehensible : changez-la sur-le-champ, ou vous aurez à vous repentir d'avoir méprisés mes avis. Je jure, par le Dieu maître du monde, que rien ne pourra vous soustraire à mes coups ! "

Les résultats de son premier voyage en Kabylie semblaient conseiller à Abd-el-Kader une seconde tentative plus profonde, plus décisive, embrassant tout le Jura.

Son lieutenant Ben-Salem lui recommanda de dépouiller tout appareil hostile et de se présenter en hôte inoffensif, en simple pèlerin, l'assurant qu'il pourrait ainsi parcourir toutes les montagnes, sous la sauvegarde de l'hospitalité. C'était en 1839 : Abd-el-Kader paraît subitement à Bordj-Hamza ; suivi seulement de cent cavalier du Gharb. Aussitôt la tente de l'émir est entourée par les Kabyles, qui le regardent avec des yeux étonnés. Aucun d'eux toutefois n'osait y pénétrer. Les moins indiscrets, accroupis à l'entour, en relevaient les bords pour voir sans être vus ; les plus hardis l'interpellaient hautement. Les cavaliers de sa suite cherchaient à repousser la foule, et criaient aux importuns : " Que Dieu vous confonde ! vous allez étouffer notre maître." Mais Abd-el-Kader leur disait avec calme : " Laissez-les tranquilles ; ils sont ignorans et grossiers, âpres comme leur montagnes ; vous ne les changerez pas en un jour." L'émir refusa de toucher au repas d'honneur et d'hospitalité avant de savoir si les Kabyles persistaient à lui refuser le paiement des contributions.

" Vous vous êtes annoncé chez nous en qualité de pèlerin, lui répondent-ils, et nous vous avons offert le repas hospitalier. Cessez ce langage dont vous pourriez mal vous trouver. Sachez bien que si vous étiez venu comme dominateur, au lieu de *couscoussou blanc* (espèce de mets oriental), nous vous aurions rassasié de *couscoussou noir* (de poudre)." Abd-el-Kader leur dit que Dieu l'avait élevé pour rétablir la religion du prophète, que déjà il avait fait boire du miel aux français, et il pouvait plier l'ouest sur l'est aussi facilement qu'il pliait ce tapis. Puis il ajouta " Vous savez ce que dit le Coran ; " que d'éléphants ont été inquiétés par des mouchierons ! " Sans moi les français auraient depuis longtemps nagé jusqu'à vous comme une mer en furie.. Je suis l'épine que Dieu leur a placée dans l'œil. Je ne suis venu vous trouver qu'avec une poignée de monde, parce que je vous croyais des hommes sages, capables d'écouter les avis de ceux qui ont vu ce que vous n'avez pu voir : je me suis trompé, vous n'êtes que des troncs noueux et inflexibles." Alors se leva le lieutenant de l'émir, qui, gravement et sentencieusement, à la façon des Arabes, jeta ce proverbe à la suite : " L'ennemi ne devient jamais ami, le sôn ne devient jamais farine."—" Nous ne voulons pas, répondirent les Kabyles, que personne cherche à nous imposer d'autres lois que

les nôtres. Quant aux chrétiens, s'ils viennent jamais chez nous, nous leur apprendrons ce que peuvent les Zouaouas à la tête et aux pieds nus."—Assez, assez ! interrompit Abd-el-Kader. Le pèlerin s'en retournera comme il est venu. Que la volonté de Dieu soit faite !"—Allez donc en paix, reprirent les Kabyles puisque vous êtes venu simplement nous visiter comme pèlerin. Une autre fois présen-

tez-vous avec la splendeur d'un prince, traînez à votre suite une armée nombreuse, et demandez-nous, ne fût-ce que la valeur d'un grain de moutarde ; vous n'obtiendrez de nous que de la poudre. Voilà notre dernier mot."—"Soyez patient, dit Abd-el-Kader à Ben-Salem en se retirant, et si le Tout-Puissant allonge mon existence, je saurai redresser un jour la marche tortueuse de ces montagnards."

LE SOFA DE LAMPAS.



AR une belle matinée de septembre, un jeune homme, de vingt-quatre ans environ, sortit du cabinet du ministre des affaires étrangères, descendit précipitamment l'escalier de l'hôtel, et se jeta dans un coupé qui l'attendait dans la cour et dont un domestique tenait la portière ouverte.

Telle était la vitesse des deux chevaux formant l'attelage de ce coupé, que, partis à dix heures et demie de la rue Neuve-des-Capucins, ils atteignirent, à onze heures moins un quart, la barrière de la Villette. Là, ils s'arrêtèrent. Le jeune homme, avec cette remarquable célérité qui caractérisait tous ses mouvements, s'élança hors de la voiture avant que le marchepied en fût abaissé ; puis il sauta sur un cheval de main, retenu à grand'peine par un groom à quelques pas de la barrière et partit à franc étrier.

Arrivé à Livry, l'impétueux cavalier ralentit sa course, regarda à sa montre, et, après avoir réfléchi un instant, il quitta la grande route pour suivre une avenue d'ormes, à l'extrémité de laquelle se dessinait un château de construction moderne.

À l'entrée du parc, dont une des grilles ouvrait sur l'avenue, on voyait debout, tout équipé pour la chasse et entouré de chiens courans, de lévriers et de bassets, un jeune homme plus âgé de trois ou quatre ans que le visiteur, en s'approchant de lui, appela :

— Armand !

— Mon frère Raphaël ! s'écria à son

tour le chasseur d'un air à la fois heureux et surpris.

Alors le cavalier mit pied à terre ; le concierge accourut prendre la bride du cheval, et les deux frères, se tenant par le bras, entrèrent dans le parc qu'il leur fallait traverser pour se rendre au château.

— Je te croyais encore à Madrid ? reprit Armand.

— Un ordre expédié la semaine dernière à notre ambassade m'a forcé de quitter l'Espagne sans avoir eu le loisir de t'en donner avis.

— Tu es arrivé à Paris depuis ?

— Hier au soir.

— Je te remercie de nous avoir consacré cette journée..

— Cette journée ! répéta Raphaël. Mon frère, je puis disposer au plus d'un quart d'heure.. Le ministre m'envoie en courrier à Berlin.

— Sans prendre seulement un jour de repos ?

— Ce n'est pas la fatigue, mais le désœuvrement qui me fait peur, à moi !

— Pourtant l'oïseté est parfois une douce chose !

— Pour les amoureux.. comme toi, Armand.

— À t'entendre, on imaginerait que tu n'as pas encore aimé ?

— Hélas ! non, mon frère, répondit Raphaël avec un soupir de regret.

— Ceci est pour moi un problème ! s'écria Armand. Comment se peut-il que, beau, aimable, sensible comme tu l'es, tu n'aies pas encore raconté, en France ou en Espagne, à Vienne ou à Naples, une

femme capable de remplir le vide de ton cœur ?

—Il n'est pourtant que trop vrai, dit le jeune diplomate d'un ton de découragement, je n'ai pas trouvé cette femme, et je désespère de la trouver jamais !

—Tu n'es pas encore d'âge à désespérer de l'avenir, reprit armand en souriant. Cependant, si tu t'es représenté un type tellement idéal, tellement parfait qu'il ne puisse exister que dans ton imagination..

—Voilà précisément ce que je crains, interrompit Raphaël, ou plutôt ce dont je suis aujourd'hui persuadé. Mais, mon frère, c'est nous entretenir trop longtemps de mes chimériques espérances, de mes tristes déceptions.. Il ne me reste plus que dix minutes pour parler de tes amours, de ton bonheur !

En conversant ainsi, les deux jeunes hommes étaient arrivés au bas du perron du château. Le marquis de Brévanne, — Armand étant l'aîné de la famille, avait hérité du titre de son père, — fit entrer Raphaël dans un salon situé au rez-de-chaussée.

— Asseyons-nous, dit-il en prenant place sur un sofa de lampas bleu occupant l'entre-deux des fenêtres, et je vais te donner à ce sujet tous les détails que ton amitié a droit d'attendre de la mienne. Sache d'abord que Juliette Coëtven et moi nous sommes fiancés depuis huit jours.. Notre mariage aura probablement lieu dans cinq ou six semaines.

— Pourquoi ce long délai ? demanda Raphaël.

— C'est ma tante de Florville qui a ainsi réglé les choses avec M. de Coëtven, répondit Armand.

— A propos, reprit son frère, comment ma tante a-t-elle consenti à louer à des étrangers cette belle propriété ?

— Notre digne parente se trouvait bien seule ici depuis le mariage de ses filles, qui passent la belle saison dans les terres de leurs maris. Elle accepta donc avec beaucoup de plaisir la proposition que lui fit M. de Coëtven, — gentilhomme breton, récemment arrivé à Paris avec sa fille, — de lui louer une partie de son château, avec la jouissance du parc. Je crois même, tant fut grande sa promptitude à acquiescer à cette demande, qu'elle forma dès lors le projet de me ménager un bel établissement.

— Si notre tante a d'abord non seulement approuvé, mais recherché cette alliance, d'où vient qu'aujourd'hui elle désire la retarder ?

— Mon Dieu ! tu connais aussi bien que moi le caractère sceptique, méticuleux de Mme de Forville.. Elle s'est imaginée soudain que l'humeur mélancolique de sa future nièce, que les fréquentes distractions auxquelles elle est sujette, ainsi que l'expression tantôt pensive, tantôt inquiète de sa physionomie, prennent leur source dans un attachement secret et malheureux que la timide jeune fille n'ose avouer et ne peut oublier.

— Les présomptions de notre tante à cet égard ne me paraissent pas entièrement dénuées de fondement.. commença Raphaël.

— Telles elles m'ont paru aussi au premier moment, ajouta le marquis ; mais j'ai eu à ce sujet avec Juliette une explication qui a dissipé toutes mes craintes. Aux diverses questions que je lui ai adressées sur ce sujet si délicat, elle m'a répondu : " Je n'ai encore ressenti d'amour pour personne. La mélancolie de mon humeur est la suite de la profonde affliction où m'a plongée la mort de ma mère.. Quant à cette disposition à la rêverie, que j'essaie en vain de surmonter, je la regarde comme inhérente à ma nature. Tout enfant, je passais quelquefois des heures entières solitairement assise au bord d'un ruisseau ou sur quelqu'un de ces rochers contre lesquels viennent se briser les vagues de l'Océan. Je me plaisais à évoquer de gracieuses visions, à écouter des voix mélodieuses que j'entendais et revoyais ensuite pendant mon sommeil. Je ne sais si cette étrange habitude est le résultat des récits merveilleux, féériques, dont ma nourrice amusa ma première enfance.. Toujours est-il que, jusqu'à présent, elle a fait le plus grand charme de ma vie."

Le jeune diplomate avait écouté son frère avec un intérêt visible.. Il lui semblait que l'âme de cette jeune fille et la sienne étaient sœurs ! Lorsque le marquis se tut, il se leva :

— Avant mon départ, ne verrai-je point ma tante et.. ta fiancée ? dit-il.

— Mon Dieu non ! Ces dames et M. de Coëtven sont allés tous trois, ce matin, à Paris, pour y faire diverses emplettes ; ils reviendront seulement pour l'heure du dîner, et c'était pour tuer le temps en leur absence, que je me préparais pour la chasse, lorsque tu es arrivé.

— Ah ? fit Raphaël ?

— Mais, j'y songe, s'écria Armand, je ne t'ai pas montré son portrait.

En parlant ainsi, il désigna à son frère un tableau placé au dessus du sofa, et que

par cette raison, le jeune homme n'avait encore pu apercevoir.

Ce tableau représentait une charmante personne dont la taille était si petite et si frêle, la main et le pied si mignons, les traits si fins, qu'on l'eût prise pour une enfant de douze ans, si la grâce séduisante de sa pose, le languissant sourire qui se jouait sur ses lèvres et l'expression caressante de son regard n'eussent révélé la femme de vingt ans, à qui il ne manque, pour rendre sa beauté complète, que d'être animée par un des rayons de l'amour que sa vue inspire.

Raphaël contempla quelques instans ce portrait dans une sorte de ravissement extatique. Mais au lieu d'exprimer le sentiment d'admiration qu'il lui faisait éprouver, il se tourna vers le marquis et lui dit :

—De quelle époque date ce portrait ?

—De quinze jours, pas davantage.—Il y avait deux mois que les jeunes fiancés se connaissaient.—Mais, continua Armand en allant prendre sur la cheminée un petit médaillon, voici un autre portrait de Mlle de Coëtven, fait il y a trois ans. Tous deux ressemblent également à Juliette.

En effet, sur l'ivoire comme sur la toile, se trouvaient reproduits le même sourire, la même attitude, le même regard. En les comparant, le jeune diplomate se dit intérieurement que si, à trois ans de distance, l'expression du visage de Juliette n'avait subi aucune altération, il devait en être autant de ses sentimens.

Dans son ignorance des passions, Mlle de Coëtven croyait de bonne foi aimer le marquis, parce qu'il ne lui déplaisait pas. Mais comment Armand, plus expérimenté qu'elle, ne devinait-il pas son indifférence ?

Le marquis de Brévanne reconduisit son frère jusqu'à la grille par laquelle il était entré. Il remarqua alors, sans pouvoir assigner aucune cause à ce changement soudain, qu'un nuage de tristesse avait assombri la physionomie de Raphaël. Ce dernier était tellement absorbé par les mille pensées contradictoires qui assaillaient simultanément son imagination, qu'il garda dans sa main le petit médaillon sur lequel Juliette était peinte en miniature. Quand il s'aperçut de ce larcin involontaire, il se trouvait déjà à trois lieues de Livry.

Pendant ce temps, le marquis ~~tout~~ faisait, des lièvres et des perdreaux, pour prendre patience jusqu'au retour de sa fiancée. S'il se fût douté que, peu après avoir quitté le château avec Mme de Forville et M. de Coëtven, elle y était reve-

nue ainsi que ce dernier qui se trouvait légèrement indisposé, il ne fût probablement pas resté la journée entière dans les bois. Lorsqu'il rentra, Mlle Juliette était seule dans le salon.

—M. de Brévanne, dit-elle à son prétendu en le voyant paraître, savez-vous ce qu'est devenu mon portrait en miniature ? Mon père le cherchait tout à l'heure pour l'envoyer à Paris et le faire encadrer.

—Ah ! mon Dieu, s'écria Armand, Raphaël, à qui je l'ai montré, l'aura emporté par mégarde !

—Raphaël ! répéta Juliette d'un air surpris et charmé.

—Un de mes quatre frères....

—Vous ne m'aviez jamais nommé ce lui-là, dit Mlle de Coëtven avec un singulier accent de reproche.

—Oh ! affirma le marquis, je vous ai plus d'une fois parlé de mon frère, l'attaché d'ambassade.

—Où est-il en ce moment ?

—Sur la route de Berlin.

—Puisqu'il en est ainsi, reprit la jeune fille avec une curiosité inaccoutumée dont Armand s'amusa sans s'en alarmer, pourquoi l'accusiez-vous tout à l'heure d'avoir emporté mon portrait ?

—Parce qu'il s'est arrêté ici, en courant aujourd'hui.

—Est-ce avec lui que vous vous promenez, ce matin, dans la grande allée d'acacias !

—Oui, répondit Armand ; mais comment avez-vous su ?....

Juliette ne lui laissa pas le temps de formuler entièrement sa question. Elle continua :

—Il est plus grand que vous, n'est-ce pas, et plus svelte ? Ses cheveux sont plus bruns que les vôtres, son teint plus pâle ?..

—Vous l'avez donc vu ? s'écria un peu impatientement le marquis.

—Mon père et moi, nous avons passé près de vous, dans le bois de noisetiers, au moment où il disait : " Je n'ai pas encore trouvé cette femme, et je désespère de la trouver jamais."

A ce moment, l'entretien des deux fiancés fût interrompu par l'arrivée du père de Juliette et de la tante d'Armand. On passa dans la salle à manger. Pendant et après le dîner, le marquis parla de la courte visite de son frère ; mais Mlle de Coëtven ne prononça plus un seul mot qui y eût rapport.

Depuis ce jour, elle rechercha plus que jamais la solitude. Armand ne s'inquiéta pas de cette recrudescence de sauvagerie.

Peut-être en aurait-il été autrement s'il eût su que ce nom si harmonieux de Raphaël était un de ceux donnés par la jeune fille aux êtres imaginaires avec lesquels elle se plaisait à converser pendant ses longues rêveries, et que la figure du jeune diplomate offrait précisément le type de la beauté à la fois douce et fière qu'elle préférait à tout autre ! . . .

Trois semaines s'écoulèrent. Un matin, —c'était la veille du jour fixé pour le mariage du marquis de Brévanne et de Mlle de Coëtven,—un domestique entra dans le salon où se trouvaient réunies les deux familles, et posa sur une table divers journaux. Le marquis en déploya un immédiatement.

—Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-il après en avoir lu quelques paragraphes. Mon frère ! mon pauvre Raphaël !

—Que lui est-il arrivé ? demandèrent ensemble Mme de Forville, Juliette et son père.

—Il est mort ! balbutia Armand en versant des larmes.

En effet, le journal rapportait qu'un attaché de l'ambassade française, M. Raphaël de Brévanne, avait fait récemment dans les environs de Berlin, une chute de cheval. Il ne donnait déjà plus aucun signe de vie lorsque le domestique qui le suivait était accouru à son secours. On attribuait ce malheureux événement à une distraction du jeune cavalier, qui tenait encore, quand on l'avait relevé, un portrait de femme dans sa main droite.

Ces détails ne furent point entendus de Juliette. Au cri : —“ Il est mort ! elle était tombée sans connaissance entre les bras de son père. Celui-ci l'avait aussitôt déposée sur le sofa ; mais ses soins, réunis à ceux d'Armand et de Mme de Forville, ne parvinrent pas à la ranimer. Les médecins, qu'on courut chercher à Paris, échouèrent également dans leurs tentatives pour rappeler à la vie cette frêle jeune fille. Ils déclarèrent qu'elle était tombée dans une léthargie dont la nature ou quel-

que sensation violente pourraient seules la tirer.

—Dans son enfance, dit M. de Coëtven, Juliette était sujette à des syncopes de courte durée. . . . La voix et la présence de sa mère la réveillaient soudainement.

—C'est que sa mère était la personne que votre enfant chérissait le plus, remarqua un vieux praticien.

Le marquis l'entendit et soupira profondément.

Cependant Raphaël existait encore. Les journaux, et ensuite une lettre écrite par le jeune diplomate lui-même, démentirent la nouvelle imprudemment répandue de sa mort. Dès qu'il fut remis des suites de sa chute, il quitta Berlin et accourut auprès de son frère, car ce dernier lui avait écrit : “ Jamais je n'eus tant besoin des consolations de l'amitié.”—Depuis vingt jours Juliette ne donnait plus aucun signe de vie.

En arrivant au château Raphaël fut douloureusement frappé du lugubre silence qui y régnait. Le marquis vint au devant de lui, prit son bras, et, sans prononcer un mot, l'introduisit dans le salon où était toujours étendue sur le sofa, et au dessous de son portrait, Mlle de Coëtven, privée de sentiment.

A cette vue, un cri de douleur sortit de la poitrine de Raphaël. Il s'élança vers la jeune fille, saisit ses mains glacées, et de cette voix à laquelle l'amour donne une puissance surhumaine, il appela :

—Juliette !

Elle entr'ouvrit les yeux, se souleva avec effort, et murmura :

—Raphaël !

—Ma fille est sauvée ! s'écria avec ravissement M. de Coëtven.

—Tu l'as arrachée à la mort. . . . C'est à toi qu'il appartient de faire le bonheur de sa vie, dit le marquis de Brévanne à son frère, d'un ton résigné.

Mme CAMILLE LEBRUN.



LES FEMMES CÉLÈBRES.

MARIE-LOUISE.



MARIE-LOUISE vient de mourir : avec elle s'éteint le dernier reflet du météore impérial, avec elle disparaît le dernier rameau de cet arbre superbe qui menaçait d'envahir le monde, et qui ne laisse pas même un rejeton. Napoléon, son fils, ses deux épouses, reposent tous quatre dans la tombe, et de cette dynastie étouffée dans son germe, il ne reste plus qu'un souvenir.

La fin de Marie-Louise n'est point faite, du reste, pour exciter une bien vive émotion. La duchesse de Parme vivait encore mais l'impératrice était morte dans les bras du comte de Neipperg.

Il était dans la destinée de cette froide et faible fille des Césars de ne se montrer l'égale ni de sa grandeur ni de ses revers. Bien différente de sa parente, Marie-Antoinette, qui, en dépit des propos de la malveillance, abdiqua la patrie de son père pour la patrie de son époux, elle ne sut jamais cesser d'être étrangère dans ce palais où elle était reine. Souveraine du plus puissant empire, épouse du plus grand homme de son temps, elle sembla toujours se résigner à son sort, plutôt que s'applaudir de sa fortune. La naissance même d'un fils, d'un prince français, issu de ses flancs, de ses veines, n'eût pas le pouvoir de l'attacher à son mari ni à la France, et elle ne fut, si j'ose le dire, Française, impératrice et mère qu'à son corps défendant.

Née le 12 décembre 1791 de François 1er. empereur d'Allemagne, et de Marie-Thérèse de Naples, Marie-Louise épousa le 2 avril 1810, l'homme illustre que son génie et son épée avaient élevé au-dessus des rois. Ni l'éducation qu'elle avait reçue, ni les sentimens qu'on lui avait jusqu'alors inspirés pour le héros dont elle allait partager la couronne et la couche, ne l'avaient préparé au rôle qu'elle était appelée à jouer.

Dans un écrit fort curieux, émané de la plume de M. de Mallevall, ancien secrétaire de ses commandemens, on trouve sur son adolescence et les précautions dont on

l'entoura, les détails les plus incroyables. Séquestrée de la société, circonscrite dans l'entourage de ses maîtres, de ses femmes et de ses domestiques, elle ne sut rien du monde ni de la cour, et n'apprit de l'histoire que ce que lui laissaient entrevoir les livres qu'on avait mutilés et biffés à son intention. Quant aux événemens contemporains, ils ne lui apparaissaient qu'à travers le voile de deuil que répandaient sur sa famille les victoires de Napoléon.

On raconte que le jeune frère et les sœurs cadettes de Marie-Louise, imitant dans leurs jeux enfantins, les jeux sanglans dont l'Europe était en ce temps-là le théâtre, figuraient, à l'aide d'armées de bois ou de plomb, des batailles où vengeant les échecs de l'Autriche et triomphant des rivaux de son sort, ils ne manquaient jamais de prendre en effigie la revanche de Wagram et d'Iéna. Dans ces combats en miniature, Napoléon était représenté par un ogre, dont les vainqueurs traînaient, à la façon d'Achille, le corps percé de coups sur le champ de bataille.

Tout puérides qu'ils paraissent, de semblables spectacles étaient-ils de nature à semer dans le cœur de la jeune princesse autre chose qu'une aversion instinctive contre l'auteur de l'humiliation de sa famille et des malheurs de son pays ? Quelles durent être sa stupeur et sa répugnance quand elle apprit que ce vainqueur terrible, que ce fléau de Dieu, cet Attila, cet ogre, était, de par la politique, destiné à devenir son époux et qu'elle allait, comme les jeunes vierges d'Athènes, se voir la proie de ce minotaure couronné ! Mais, soumise à une docilité passive, elle obéit sans murmurer et subit, en victime résignée le supplice de sa grandeur.

Ce n'est point ici le lieu d'apprécier la portée et les conséquences d'un acte qui, en rattachant aux vieilles familles princières la jeune dynastie de Napoléon, rompit par le fait du divorce, le dernier fil qui unît encore l'Empereur au peuple dont il était sorti.

Ce fut à l'occasion des fêtes du mariage qu'éclata l'incendie lamentable qui réduisit en cendres la salle de bal improvisée dans l'hôtel du prince de Schwartzemberg, ambassadeur d'Autriche, et qui coûta la vie

à la princesse. Sinistre augure dont la prospérité de l'Empire à son apogée semblaient défier la menace et qui ne s'accomplit que trop cruellement !

Un an plus tard, la naissance d'un fils impatientement attendu vint combler les vœux de l'Empereur et le tranquilliser sur l'avenir du trône et de la dynastie qu'il avait fondés. Trois ans après l'Empire s'écroulait, et le premier potentat du monde descendait à la royauté dérisoire d'un ilot de quelques pieds carrés.

En ces solennelles circonstances, Marie-Louise, à défaut de génie, aurait pu être grande au moins par le courage et le dévouement ; elle eût pu, par sa seule présence, électriser Paris et retarder d'un jour une capitulation qui perdait la France et brisait sa couronne. Un jour c'était peut-être le salut de l'Empire. Elle ne fit rien pour le sauver. Elle abandonna sans regrets, sans résistance, son mari, sa patrie d'adoption, elle s'abandonna elle-même et livra, comble de faiblesse et d'ingratitude, son enfant, l'héritier futur du diadème impérial, en otage aux mains de l'ennemi.

Le caractère de l'archiduchesse Marie-Louise était d'une remarquable douceur, mais aussi d'une faiblesse désespérante. Plusieurs fois régente pendant l'absence de Napoléon, elle ne sut jamais donner un avis sur les choses politiques, et laissait faire le conseil qui lui était adjoint. On lit à son sujet les lignes suivantes dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* : " L'empereur disait qu'il avait été fort occupé dans sa vie de deux femmes très différentes : l'une était l'art et les grâces ; l'autre l'innocence et la simple nature ; et chacune observait-il, avait bien son prix. La première ne demandait jamais rien à son mari, mais elle devait partout ; la seconde n'hésitait pas à demander quand elle n'avait plus, ce qui était fort rare ; elle n'aurait pas cru pouvoir jamais rien prendre sans payer aussitôt. Du reste, toutes les deux étaient bonnes, douces, fort attachées à leur mari. L'empereur disait qu'il les avait constamment trouvées de l'humeur la plus égale, et d'une complaisance absolue."

Napoléon eut toujours beaucoup d'affection pour Marie-Louise ; mais l'impératrice l'oublia des qu'elle en fut séparée et l'on peut dire que cette princesse n'a laissé aucun souvenir en France, où la mémoire de Joséphine est toujours vivante.

Le mariage de l'Empereur fut annoncé au Sénat par un message dans lequel on remarque la phrase suivante : " Nous avons voulu contribuer éminemment au bonheur de la présente génération. Les ennemis du continent ont fondé leur prospérité sur ses dissensions et son déchirement. Ils ne pourront plus alimenter la guerre, en nous supposant des projets incomparables avec les liens et les devoirs de parenté que nous venons de contracter avec la maison impériale régnante d'Autriche."

De ce jour elle n'appartient plus à l'histoire. Branche pourrie et détachée du tronc napoléonien, elle s'ensevelit vivante dans sa tombe du duché de Parme, de Plaisance et de Guastalla. Comme elle était devenue impératrice française, elle devint princesse italienne avec la même philosophie, la même indifférence, la même glace qui fut le fond de son caractère ou plutôt de son défaut de caractère. Elle vécut, que dis-je ! elle végéta trente-trois ans au fond de son obscure principauté, comme les testacés au fond de leur coquille, et ne survécut au grand homme auquel elle avait dû son éclat éphémère que pour lui donner un successeur dans la personne d'un diplomate presque inconnu.

Après le dernier acte du lugubre drame de Sainte-Hélène, la veuve de l'Empereur devint la comtesse de Neipperg. Privée de son second mari que la mort déroba tout récemment à sa tendresse, la veuve Neipperg est morte, de chagrin peut-être, le 17 décembre dernier, à l'âge de cinquante six-ans. La France ne doit pas une larme à ses cendres. Rien n'est changé, ce n'est qu'une archiduchesse de moins.

— On écrit de Vienne, 21 décembre : " La dépouille mortelle de la duchesse de Parme sera transportée à Vienne et déposée dans le caveau impérial de l'église des Capucins, à côté de celle de son fils le duc de Reichstadt."

LE PETIT COURRIER DE MONTREAL.

NOUVELLES DE MONTREAL, DE PARTOUT ET D'AILLEURS.

(De omnibus rebus et quibusdam aliis.)

Je me réjouis avec vous, mon cher Directeur de voir votre nouvel *Album Littéraire* si bien vu et accueilli du public Canadien. Toute la presse du pays française et anglaise a salué son apparition avec un concert de louanges et d'approbation, en vous souhaitant tous les succès que méritent vos efforts incessants pour populariser en Canada, le goût des sciences, de la littérature et des arts. Dans quelques unes des notices flatteuses qu'on vous a adressées, j'ai vu avec plaisir le nom de *Figaro* mentionné honorablement. Je suis sensible à ces témoignages d'intérêt et comme je veux être fidèle à ma promesse, je m'efforcerai de réaliser les espérances qu'à fait naître le *Petit Courrier de Montréal*, heureux si après avoir lu mes pages fugitives, le lecteur trouve qu'il lui reste en mémoire un petit grain de moralité, un enseignement profitable ou un agréable souvenir.

Les mois se suivent et ne se ressemblent pas. C'est fort heureux, surtout pour le beau sexe qui aime tant le changement et la variété. Cette fois cependant, c'est heureux pour tout le monde, hommes et femmes, car au commencement de la fameuse bissextile année 1848, nous périssons d'ennui. Bon gré, malgré, la température nous forçait de vivre dans la retraite et l'isolement. Le ciel nébuleux, triste et rembruni nous avait voué à la mélancolie et à la méditation et la crise commerciale et financière de son côté agissait sur les cerveaux, les estomacs et les jambes principalement. On parlait de l'avenir pour se consoler du présent, on se lamentait et on toussait en famille en attendant mieux. L'année débuta par un vrai temps de carême et d'expiation.

Février s'est mieux conduit. Il a été froid, sec et jovial. Le vieil hiver nous est apparu un instant et a dissipé cette somnolence et cette humeur maussade qui

nous tenait engourdis. La pureté et la sérénité du ciel, l'éclat brillant du soleil a ramené la gaiété, la joie, le plaisir. Les soirées, les bals, les bazars, le théâtre, les réunions littéraires se sont succédées rapidement. Les gens veulent prendre leur revanche et avant que le carême nous arrive réellement, goûter un peu des plaisirs de l'hiver tel qu'il est.

Ce n'est pas chose facile que de dire la physionomie des salons de la capitale, leurs mœurs, leur caractère. Ils ne sont pas assez tranchés pour cela. La société est un composé, une bigarrure de gens de toutes les origines, de toutes les classes, de toutes les conditions. Français, anglais, écossais, irlandais, allemand, juif, gens de tous les états, de tous ordres se mêlent ensemble et enlèvent à nos salons ce type général qui distingue ailleurs telle et telle société. Mais pour cela nos bals et nos soirées n'en sont pas moins agréables, pourvu que l'élément français s'y fasse assez sentir; car sans notre gaieté, notre vivacité, notre entrain, les bals languissent et s'ennuient à dormir debout. J'ai entendu la conversation suivante entre deux dames de ma connaissance.

Ma chère, vous êtes allé à la soirée de Madame la Colonel ***, comment vous êtes vous amusée?

Oh! ne m'en parlez pas, je vous en prie. Il n'y avait que deux ou trois dames canadiennes et c'était triste comme un jour de pluie en novembre.

Mais ce ne sont pas seulement les membres de la société française qui se plaignent de la froideur, de l'ennui des salons anglais, les anglais eux-mêmes le sentent bien. Aussi aujourd'hui plus que jamais notre société jouit-elle d'une vogue merveilleuse. Nos dames sont recherchées. On les choye, on les fête, autant pour donner de l'éclat, de la gaieté du plaisir à ses réunions que pour se mêler aux nôtres.

Il y a un progrès dans les mœurs de la capitale que je constate avec plaisir. La bonne société tout en conservant ces grâces aimables, ces manières élégantes qui doi-

vent toujours la distinguer, ici comme ailleurs, a répudié cet air et cette morgue aristocratique et hautaine que quelques familles conservent encore et affectent vis-à-vis quelques autres dont les noms ne datent que d'hier. Les meilleurs salons tendent à se populariser. Aussi vous y rencontrez une foule de jeunes Canadiens qui n'appartiennent ni aux anciennes familles du pays, ni à l'aristocratie des écus, mais seulement à celle du talent, qui après tout vaut bien les autres. Cette jeunesse honorable et laborieuse, qu'on invite et qu'on reçoit avec bienveillance, saura bien faire sentir son influence et donner du ton à la société. Malheureusement la noblesse d'autrefois n'instruisait pas ses fils. Il y a quelques années la fine fleur de l'aristocratie canadienne parlait mauvais français quand elle ne parlait pas anglais. Aujourd'hui, grâce à la marche du progrès et aux changements merveilleux qu'il opère, grâce aux idées nouvelles, qui surtout ici en Amérique, ne reconnaissent d'autre noblesse que celle du mérite, la société canadienne se reconstitue plus aimable et plus française que jamais.

Les soirées dansantes ont été très nombreuses. Elles font toujours les délices des dames. Qui dans sa vie, n'aime la danse, ce plaisir, qui nous fuit sans retour ? qui, comme dit une vieille chanson, plaît à l'enfance bien avant l'amour ; et moi je puis bien ajouter, avec l'amour, puisque l'un n'empêche pas l'autre, et qu'au contraire ils sont très bien de compagnie. Il n'est rien comme le bal ! Où les gracieux sourires, les jolis yeux, les petits pieds peuvent-ils briller mieux que là ? Quelle est la jeune femme et la jeune fille qui n'en rêvent l'éclat et le bruit enivrant ? Aussi que d'activité elles déploient, quel rude labeur elles s'imposent pour obtenir les charmant succès, l'admiration, les hommages du bal ? Rien ne les rebute, ni les apprets nécessaires pour y aller, les toilettes à essayer, les robes où l'on s'emprisonne, les chaussures qui vous martyrisent, le froid qui vous gagne quelquefois après une danse longue et active, les rhumes, les fluxions qui suivent, rien. Il faut danser, il faut valser, polker, arrive que pourra.

La danse est un exercice salutaire, j'en conviens, mais il faut savoir en prendre sobriement. L'excès en tout est un défaut. Je n'ai jamais pu comprendre comment des jeunes filles délicates qui chez elles ont de la peine à monter et descendre les escaliers, pour rendre quelques services au ménage, peuvent fatiguer dans un bal le

danseur le plus robuste et le plus intrépide. C'est là un phénomène de la nature, qui me paraît inexplicable. Quelle est la jeune fille qui ait jamais refusé, à trois et quatre heures du matin un partner, en donnant pour excuse : " Je suis si fatiguée." Je n'en connais pas.

Nos bals, cet hiver, sont très joyeux. Peut-être l'heureuse tournure qu'a prise la politique y est-elle pour quelque chose. En nous voyant prêts à sortir du boubier où l'administration a plongé le coche de l'état, nos cœurs sont pleins d'allégresse. Aussi s'en donne-t-on ? Jeunes et vieux tout le monde est content, à l'exception toutefois des ministres qui s'en vont et de leurs amis, qui s'en iront bien plus vite encore. Ce qui donne à nos bals tant d'entrain et de plaisir c'est qu'on y voit revenir la gaieté et les danses du vieux temps. La polka et la valse font souvent place au joyeux cotillon et je crois qu'avec le temps on pourra transplanter ici nos anciennes contredanses qui valent bien le monotone quadrille.

Il y a quelque chose, cependant, dans nos réunions, qui pour un esprit observateur et bien pensant, fait peine à voir. Le luxe des toilettes, celui des ameublements, de la table etc., prennent tous ensemble des proportions ridicules. Pour les toilettes, les femmes auront beau faire de la dépense, la gracieuse et élégante simplicité plaira toujours d'avantage. Quant à l'ameublement, je ne vois rien de si admirable dans ces amas de meubles de toutes formes et de tous genres, que vous entassez dans vos appartements comme les objets dans un musée. On vient bien d'introduire à Montréal le goût des articles chinois, comme si nous n'avions pas auparavant assez de chinoiseries parmi nous.

J'ai souvent entendu prêcher contre les extravagances du luxe dans le monde. Jamais on ne l'a assez dénoncé. Quand il y a, au milieu d'une saison rigoureuse, tant de misère autour de soi, le luxe fait mal au cœur, si vous pensez à ceux qui souffrent. Combien de familles seraient secourues, d'enfants nourris, habillés, envoyés à l'école avec les rebuts de cette magnificence, et le superflu de ce luxe ? Il en est bien peu cependant de ceux qui s'amusent si bien au bal, qui font parure de tant de belles toilettes qui font les honneurs de si riches demeures, qui pensent assez aux pauvres qui n'ont ni pain ni bois pour passer l'hiver. On me pardonnera j'espère de leur dire en passant

qu'il n'y a pas que des heureux en ce monde.

Apart les soirées et réunions chez les particuliers, il y a eu quelques bals publics, mais en petit nombre. Quelques associations, les *Odd-Fellows*, l'Institut des Artisans, les Officiers de la Garnison, ont donné de brillantes soirées. Le Théâtre Royal a aussi réuni la société. Les amateurs militaires et les amateurs canadiens nous ont reglé de charmantes représentations presque toutes sous le patronage distingué du Comte et de la Comtesse d'Elgin. Ceux qui ont assisté à ces soirées dramatiques, ont été enchantés des talents remarquables déployés par quelques uns de ces messieurs, surtout par deux ou trois des amateurs canadiens.

Si l'hiver est la saison des folles joies, des fêtes, des soirées, des bals, et du carnaval, il a aussi des amusements sages et rationnels. C'est l'hiver qu'ont lieu les réunions littéraires et les lectures. Montréal possède plusieurs sociétés et clubs littéraires : la société d'Histoire Naturelle, l'Institut Canadien, l'Association de la Bibliothèque Mercantile, le club Shakespeare, l'Athénée, l'Institut des Artisans, le cercle des Amis. Chacune de ces sociétés se fait donner des lectures, discours ou essais littéraires, durant l'hiver par ses membres ou des hommes des divers professions libérales ou autres personnes, comme c'est l'usage dans la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. On les annonce d'avance dans les journaux et comme le public y est admis gratuitement, la foule s'y porte à l'envie.

Ces réunions littéraires de plus en plus fréquentes répandent dans notre ville le goût de l'étude et des lettres. Quelques unes ont une vogue légitime. Ce sont celles du Club Shakespeare, de l'association dite *Mercantile* et de l'Institut Canadien. Des hommes distingués par leur science et leurs talents ont bien voulu s'asseoir de temps à autre dans les chaires de ces sociétés et y traiter des sujets utiles et importants, pleins d'intérêt et d'actualité pour le pays et sa population. L'Institut Canadien entr'autres n'a pas compté moins de cinq ou six lectures remarquables depuis le commencement de l'année. Nos belles dames, nos premiers citoyens, en y assistant en grand nombre, donnent de l'éclat à ces réunions et témoignent de l'intérêt que l'élite de la société prend aux progrès littéraires en Canada.

Mais si d'un côté nous pouvons nous féliciter de voir luire parmi nous l'aurore

de la civilisation et du progrès, de l'autre nous avons à déplorer les proportions alarmantes que prennent le vice, les crimes et l'immoralité. La cour criminelle qui a siégé durant ce mois nous a fait connaître des *dramas véritables* hideux de perversité et de noirceur.

Ici c'est un homme ou plutôt un monstre qui fait mourir sa femme, en la renfermant dans un lieu immonde, où l'on met l'animal le plus sale et le plus abject, et cela au milieu de l'hiver ! Là c'est un vieillard aux cheveux blancs, qui séduit sa nièce orpheline ! ailleurs c'est un misérable qui se porte à des actes révoltants contre un enfant de cinq ans ! Tantôt ce sont des meurtriers qu'on place à la barre, tantôt des incendiaires, des voleurs de grands chemins, et même des voleurs sacrilèges. La plupart de ces malfaiteurs sont sans instruction, ne savent ni lire ni écrire. Ce qui prouve que pour moraliser le peuple, il faut l'instruire.

C'est en février qu'arrive l'anniversaire de cette fête des amoureux, qui a nom la St. Valentin ? L'usage des Valentins nous vient d'Angleterre et là surtout comme aux Etats-Unis il se fait ce jour un immense échange de ces charmants billets ; je dis charmants, pour quelques uns, car il en est qui sont bien méchants, stupides, insolents. Un lâche écrira des injures sous le voile de l'anonyme et vous enverra cela sous la forme d'un Valentin.

Ici les Valentins sont en usage seulement dans les villes et peu parmi la population française. On en écrit cependant et cette année le nombre a été croissant.

Qui est-ce qui peut m'avoir envoyé ce joli Valentin ? disait ces jours passés une brune piquante de cette ville, en montrant à un mien ami la feuille enluminée de vignettes, couverte de fleurs gracieuses et de mots tendres.

C'est moi, mademoiselle, répondit le gaillard, qui vous aime, vous estime et serais si heureux de vous avoir pour femme.

Vous badinez ?

Pas du tout, je suis sérieux, très sérieux.

Alors j'y penserai—répliqua la belle, qui depuis y a pensé tant et si bien que dame rumeur nous promet pour bientôt un mariage de plus. Voilà à quoi peut quelquefois servir un valentin. Qui ôserait après cela contester son utilité ?

La capitale aux derniers jours de ce mois a vu affluer dans son sein une foule d'étrangers et de gens venus de toutes les parties du pays. Une animation inaccoutumée s'est répandue dans la société. L'ou-

verture de la Session Parlementaire est le grand événement du jour. Tout le monde s'occupe de politique plus ou moins et nos dames elles-mêmes semblent y prendre le plus vif intérêt. Tout nouveau, tout beau. Elles sont à peu près lassées de soirées et de bals. La présence de nos députés est pour elles une bonne fortune, puis qu'elle leur offre un nouveau spectacle et de fraîches émotions. Quelques unes vont à la Chambre pour entendre leurs chères moitiés déployer les trésors de leur éloquence ou les voir endormir ou faire bâiller leurs honorables collègues; d'autres vont entendre un parent, un ami; un petit nombre s'y transporte pour suivre les débats. Celles là appartiennent aux sommités politiques et doivent connaître les affaires du pays. Mais le grand nombre des dames qui vont aux séances Parlementaires, s'y rendent comme au théâtre et à l'église, pour voir et être vues. Le spectacle offre divers genres d'intérêt, à part des péripéties de la discussion. Parmi nos aimables députés, il se rencontre toujours un certain nombre de célibataires plus ou moins vulnérables. Ces messieurs prennent des airs démosthéniques en présence des banquettes d'avant-barre garnies de jolies femmes. Traversent-ils la chambre, ils marchent la tête haute et avec dignité. S'ils parlent, c'est avec un ton d'affectation parisienne; tantôt ils font semblant d'écrire des lettres en masse (c'est là la grande ressource des députés prétentieux), tantôt ils semblent méditer profondément, en pensant à leur dîner; mais durant le cours d'une séance, croyez-m'en, s'ils connaissent quelques unes des dames qui sont là, ils trouvent moyen de se rendre près d'elles et de causer un peu. On renoue une conversation commencée la veille là ou ailleurs, et qui sait ce qui peut en résulter. La politique n'en souffrira guère j'en conviens mais les susdits membres peuvent se laisser subjuguier, et perdre leur indépendance... parlementaire. Ils ne m'en voudront pas de les avertir des dangers qui les menacent. Un moyen de les éviter, c'est de chloroformiser leur mouchoir de poche pour aller en chambre et quand ils craindront trop les doux regards et les jolis yeux, d'inhaler la subtile matière; le remède est certain. Ils n'éprouveront aucune

douleur et seront parfaitement insensibles.

La session parlementaire au point de vue sérieux nous promet d'importantes éventualités. Le public canadien se félicite de l'heureux résultat des élections. Le parti libéral, avec la formidable majorité qu'il commande, prendra l'attitude qui lui convient. Dès les premiers jours on a pu voir le rôle qu'il va jouer. La misérable administration qui nous a tant maltraité fait piteuse mine sur les banquettes ministérielles. Ce n'est plus le ton arrogant du maître, c'est l'humble parole du vaincu qu'on entend. Pour le coup, le pays sera vengé de toutes les injustices faites à ses droits, des insolences, des insultes faites à son honneur et à son nom. Messieurs les membres du présent cabinet auront à passer de rudes épreuves avant la fin de la session, car le parti libéral compte dans ses rangs une légion de beaux talents, de savants, d'orateurs qui sauront bien lui faire sentir toute l'étendue de ses fautes.

On revoit avec plaisir dans la Chambre d'Assemblée un grand nombre d'anciennes connaissances, des figures qui nous sont familières, et parmi les nouveaux élus des hommes recommandables, des noms honorablement connus. Anciens et nouveaux députés sont également bien accueillis dans la capitale. Comme par le passé, ces messieurs auront la vogue et feront fureur. En Chambre comme hors de la Chambre, ils absorbent l'attention publique. heureux députés!

D'ici à mon prochain *Courier*, mes chers lecteurs, j'aurai le temps d'étudier un peu la physionomie de la chambre, les hommes et les choses parlementaires et je ne manquerai pas de vous dire alors les faits et gestes des honorables membres en général et de quelques-uns en particulier. Il y a là un vaste champ d'observation; la chronique peut y glaner à son aise.

En attendant, pour clore le mois, je dois mentionner le grand bal du comte et de la comtesse d'Elgin, qui a lieu ce soir à Monklands. Ce sera sans contredit la plus brillante soirée de la saison; on dit qu'il y a 5 à 600 invités, et quant on sait comme les aimables hôtes sont les honneurs du château, on peut supposer si la fête sera belle.

FIGARO

29 février, 1848.